

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.  
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

28

TROISIÈME ANNÉE

AVRIL 1956

**TARIF DES ABONNEMENTS**

	1 an	6 mois
France, Italie, Union Française . .	<b>2 500 F</b>	<b>1 300 F</b>
Etranger . . . . .	<b>3 000 F</b>	<b>1 500 F</b>

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 200 francs

*Abonnement d'Honneur* : 10.000 francs, donnant droit  
à la dédicace des textes par les auteurs.

---

**Abonnements - Correspondances - Envois de textes**

« ARCADIE »

162, rue Jeanne-d'Arc, PARIS-13°

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10.664-02

au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.*

*Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté  
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute  
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les textes publiés engagent la seule responsabilité  
des Auteurs.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

*Timbre pour toute correspondance.*

*50 francs pour tout changement d'adresse.*

---

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, postbox 1023. Copenhague. K.

Vennen. Postbox 809. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksforbundet for sexuellt likaberattigande

Box 850. Stokholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Die Gefährten. Frankfurt-a-M. Arndtstrabe 3.

Boite postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique)

Mattachine. Post Office Box 1925. Los Angeles 53 (U.S.A.)

One. 232 South Hill Street. Los Angeles. 12. U.S.A.

Der Ring. Bottgerstrabe 14. Hamburg. 13

Renseignements à « Arcadie »

---

Copyright « Arcadie 1956 »

Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - Illiers

Dépôt légal 1956 N° 259. - Imprimé en France

# A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TROISIÈME ANNÉE

AVRIL 1956

---

## S O M M A I R E

A Tommaso Cavalieri, poèmes de MICHEL-ANGE ..	4
Le chemin commencé, par FRANÇOIS DE BRESSAULT.	5
Les rapides du Zambèze, par MARC DANIEL .....	14
Les associations homophiles, par ANDRÉ BAUDRY ..	20
Histoire de Marcel, par YVES CERNY .....	24
Corydon chez Diafoirus, par ANDRÉ LAVACOURT ..	32
Solitudes, par FRÉDÉRIQUE LORRAIN .....	39
Rodrigue Borgia, par S. H. ARNAUD-LEFOULON ..	42
Précisions, par GIORGIO PUNZO .....	47
Le jugement avant-dernier, d'ODETTE DE MOURGUES, par SIMONE MARIGNY et CLAUDE BRUNEGARDE	51
Lettre à un jeune homme, par JACQUES REMO .....	54
Le complexe de castration, par SERGE TALBOT ....	56
Défense d'un art d'assouvissement, par NISSIM BERNARD .....	59
Le miraculé de Naples, par G. LOKOS .....	62
Le coup de grâce, de MARGUERITE YOURCENAR .....	63

## A PROPOS DE TOMMASO CAVALIERI

*Ce que je sens, ce que je cherche, ce qui me guide,  
n'est plus avec moi,  
Et je ne sais pas bien où je pourrai le retrouver.  
Cela, seigneur, m'arriva après que je vous vis,  
car un je ne sais quoi de doux-amer,  
un « oui » et un « non » m'ont ému :  
certes, ç'auront été vos beaux yeux !...*



*Mais pourquoi me lamenter davantage,  
puisque je vois dans les yeux de cet ange  
joyeux et sans pareils  
toute ma paix, tout mon repos, tout mon salut !*



*Oh ! l'heureux jour où je pourrai avoir  
mon doux et désiré seigneur, pour toujours  
dans mes indignes bras avides.*

MICHEL-ANGE « Rime ».

(Traduit par JACQUES REMO.)

# LE CHEMIN COMMENCÉ

*par*

FRANÇOIS DE BRESSAULT

Je ne pouvais m'intéresser à mon travail et le rapport que je devais terminer ce matin-là risquait fort de demeurer inachevé. Distraitement je regardais dehors tomber la neige. Il faisait aussi froid que ce jour, déjà lointain, où j'avais été à l'aéroport chercher Jean revenant de Londres.

Je songeais à ma joie d'alors, au bonheur de retrouver sa présence après quelques mois de séparation, de songer que, désormais, rien ne semblait plus devoir, l'un et l'autre nous éloigner.

Il y avait deux ans de cela et je pouvais mesurer le chemin parcouru. Où était l'espoir de voir nos routes demeurer à jamais unies ? Le mois prochain Jean partait rejoindre un poste à l'étranger et je savais que cette séparation marquait un tournant de notre amitié. Le temps même qui nous restait avant cette date me semblait un sursis. Rien en apparence n'était changé entre nous, le chemin restait aussi joli dans la neige de l'hiver qu'hier dans la joie de l'été. Mais de penser qu'un jour il finisse, déjà il nous semblait achevé. Notre présent nous était un passé.

\*  
\*\*

Tout mon être continuait à vivre de cette amitié et cependant j'en voyais les années comme s'il se fût agi d'une période déjà close. Il me semblait ressentir la chaleur de ce jour de juin où nos chemins s'étaient croisés. Déjà nous n'étions pas l'un pour l'autre des inconnus. Plusieurs années

auparavant, les hasards d'un entraînement sportif au même club nous avaient rapprochés, mais j'avais alors assez peu remarqué ses treize ans; d'autres visages, d'autres rêves occupaient mes dix-huit ans. Seulement j'aimais sa présence et, lorsque mon entrée à l'E.N.A. ne me laissa plus le loisir de continuer à venir régulièrement au club, je regrettais sa compagnie. Les années s'écoulèrent mais je ne l'avais pas complètement oublié puisque je le reconnus aussitôt lorsque, un clair matin de juin, le ciel, de nouveau, le mit sur mon chemin.

Je revenais d'un séjour à l'étranger et profitais de quelques jours de congé pour m'entraîner à la piscine du club. Je venais d'être nommé administrateur civil. Le temps avait passé; mais lui n'était pas très différent de l'enfant d'hier. Je ne devais pas avoir tellement changé, moi non plus, puisqu'il me reconnut sans une hésitation et alla spontanément à ma rencontre. Il venait d'échouer à sa première année de licence, et la chaleur torride de cette fin de juin l'amena tous les jours à la piscine. Une semaine à peine nous séparait de son départ à la mer au début de juillet. Eut-il plu, que nos chemins à tous deux eussent suivi un autre cours ? Mais les dieux voulurent qu'il fit beau et chaque après-midi, j'étais sûr de le retrouver à ce qui devenait une sorte de rendez-vous tacite.

Je redécouvrais un compagnon charmant et je ne fus pas long à m'apercevoir, lui dépeignant ce qui me plaisait aux rivages d'Italie, qu'il n'était pas, sur ce point, plus sévère que moi et que nous étions sensibles aux mêmes charmes. Avais-je, dès ce moment, le désir d'en faire mon ami ? Je ne sais; mais il m'amusait, après un si long temps, de nous retrouver tous deux sur le même chemin. J'avais été sensible aussi à son accueil, à sa fidélité à venir chaque jour me rejoindre. J'étais heureux de sa présence et je remerciai le ciel lorsque Jean, ayant demandé au photographe de la plage de prendre un cliché de nous deux, il lui donna son adresse pour recevoir l'épreuve et promit de me l'envoyer; j'avais ainsi le début, que je cherchais, d'une correspondance.

Celle-ci s'établit effectivement au cours de l'été et prit rapidement un ton plus personnel et plus affectueux. Jean me racontait, avec une confiance qui me touchait, ses aventures sur la Côte d'Azur avec des garçons... Puis nous nous retrouvâmes à Paris à la rentrée et vint un jour d'au-

tomne où, cessant de parler des autres, nous parlâmes de nous. Amour, te souvient-il de ce jeudi d'octobre ? Un jour gris où dans nos cœurs chantait le printemps, où je me donnais corps et âme à un amour dont je découvrais avec une sorte de stupeur la profondeur insoupçonnée. Depuis lors, Jean, je n'ai vécu que pour toi. Ma route, ce fut ta compagnie et il me semble me retrouver seul après un long chemin, la main dans la main, parcouru.

\*  
\*\*

L'heure sonna à la pendule Louis XVI, si légère, qui ornait la cheminée de mon bureau et interrompit ma rêverie. Une tristesse profonde m'envahissait. Inutile de chercher à terminer ce rapport, je ne pouvais songer qu'à Jean. Oh ! lui dire tout ce qui était au fond de mon cœur d'amour et de tristesse ! Mais il ne comprendrait pas, peut-être, ou en aurait de la peine; j'aurais l'impression d'être lâche.

Je ne pus résister cependant au désir de griffonner, pour moi seul, une lettre qu'il ne recevrait jamais, où je livrais, pêle-mêle, des impressions au long des jours ressenties, sans souci d'être juste, toujours, sans crainte, toujours, d'être dur :

Mon cher Jean,

Si tu recevais cette lettre, je devine ton sourire reconnaissant une écriture familière. Tu songerais que je n'ai vraiment pas grand'chose à faire ou que je suis bien extravagant de t'écrire alors que nous allons nous voir après-demain. Souvent, déjà, quand les circonstances, tes vacances dans ta famille ou mes déplacements d'affaires, un moment nous séparaient, tu devais trouver que je t'écrivais bien souvent. Tu avais, certes, plaisir à me lire, Jean, mais, au fond, les exigences de mon amour t'étonnaient un peu. Ton affection à toi était plus calme. Je t'ai aimé, Jean, sans mesure. Oh ! sans doute quand, de nouveau, se sont croisés nos chemins, il y aura bientôt quatre ans, ce ne fut pas en mon cœur cet éblouissement soudain des amours adolescentes qui fait marcher un aveugle dans un monde de lumière. Même, pendant l'été qui suivit, il m'arriva parfois, t'écrivant, d'hésiter à mettre une phrase un peu tendre. Je n'étais pas sûr qu'elle correspondît exactement à mes sentiments profonds. J'avais alors pour toi plus d'amitié que

d'amour et, revoyant ton image qui depuis m'est devenue si chère, je ne ressentais pas ce choc qu'un beau visage de gosse si souvent avait provoqué en mon cœur. Mais déjà j'avais pour toi assez d'affection pour désirer que nous soyons amis et lorsqu'un jeudi d'octobre finissant, ce désir devint réalité, mon amitié pour toi se changea en un amour dont la force m'effraya. Je n'avais pas cru pouvoir t'aimer autant et j'étais pris au dépourvu par cette soudaine passion. Je n'avais plus qu'une idée : te revoir, t'aimer de nouveau. De ce jour, les heures de mes semaines furent réglées par celles de nos rendez-vous. Toute ma vie s'ordonnait à ce qui, subitement et pour toujours, en était devenu le centre. Tout le reste passait au rang d'accessoire. Un seul être existait pour moi : Toi.

Te souvient-il encore, Jean, de ce premier week-end passé ensemble ? Je n'avais pas encore la Cadillac mais la Renault alors nous suffisait bien. C'était à la fin d'octobre et je revois, sur l'autoroute, un soleil exceptionnel pour la saison. « Les dieux grecs nous protègent », me disais-tu. Quittant Paris il nous avait semblé laisser, avec le cadre habituel de notre vie familiale, toute contrainte. Nous étions heureux. Tu paraissais un peu craintif encore et il me plaisait de devoir, comme une bête de race, t'appivoiser... Je me souviens de nos réveils apaisés dans la fraîcheur du matin, pensant, joyeux, à cette journée qui était nôtre, des soirs où nos cœurs étaient ivres d'amour et nos corps de désir.

Bien sûr, depuis nous avons fait beaucoup d'autres voyages en de plus lointaines régions, dans de meilleures conditions matérielles, mais d'aucun peut-être je ne me souviens avec autant de tendresse. Je n'étais pas très riche car j'achevais tout juste mes études et je me rappelle encore ton hésitation quand je te proposais cette excursion. « Mais je ne pourrai rien payer, je n'ai pas d'argent ». C'était la première fois que je payais le voyage d'un ami. Je te sus gré de m'offrir l'occasion de ce premier cadeau. Je dois dire que, très simplement, tu t'es habitué à cette situation.

Premier week-end... Nous avions encore peu de souvenirs mais tout l'avenir nous appartenait et j'étais heureux de découvrir, Jean, au-delà d'une apparence certes charmante et d'attentions adorables, des qualités plus durables et de profondes ressemblances : nous avions, sur presque tout, les mêmes goûts et si j'étais, d'instinct, quelque peu auto-

ritaire, tu étais assez conciliant pour t'en accommoder et tu avais déjà assez confiance en moi pour me laisser la responsabilité des décisions.

Nous étions heureux et je me souviens de ta peine réelle quand, rentrant à Paris, nous dûmes revenir chacun chez nos parents et ne plus donner à notre amour que de trop rares — bien que fréquents — rendez-vous.

Ce sont ces souvenirs-là, vois-tu, que je veux conserver à jamais, pas les autres. Je ne veux pas me rappeler ces heures si dures pour moi où, un instant repris par dieu sait quel démon, tu voulus détruire un bonheur si rare. Je ne sais pas encore comment j'eus le courage, bien qu' alors aux prises avec une forte bronchite, de lutter pour sauver notre amour, mais je sais que jamais je ne fus aussi près du désespoir et du suicide.

Jean, lorsqu'un jour, dans un de mes poèmes, je t'ai écrit que tu avais sur moi pouvoir de vie et de mort, tu as dû croire que c'était une exagération littéraire; mais en certains jours d'un mois de janvier que tu connais, tu as eu cette puissance parce que ma vie s'était ordonnée autour de toi et que, sans ta présence, elle m'apparaissait désespérément solitaire. Parce que je t'avais tout donné et qu'en te reprenant, Jean, tu me prenais tout, faisant d'un beau jardin secret où s'ouvrent les fleurs aux baisers du soleil, une plaine où rien ne pousse, plus seule que la Beauce un jour gris d'hiver commençant. En t'aimant je t'ai donné pouvoir de me faire souffrir : mon bonheur ou mon malheur ne dépendent plus de moi mais d'un sourire ou d'un caprice de toi et c'est la raison, Jean, de mon inquiétude. Si solide qu'elle soit, la corde qui nous retient au-dessus d'un abîme paraît fragile.

Ce n'est pas ta faute, je le sais, ni la mienne. Et si tu as ce pouvoir c'est que tu as aussi celui de me rendre vraiment heureux. Ce ne sont pas quelques passages d'ombres qui peuvent faire douter de la clarté du chemin et, vois-tu, Jean, si durs qu'ils aient été, ces accidents ne me laissent pas un souvenir trop pénible car je sais que, de ces épreuves, notre amour a triomphé et la grandeur même des difficultés surmontées est mesure de sa force. Non, si parfois le doute, un instant, effleure mon esprit, ce n'est pas en raison de ces accrocs, mais bien plus pour de petits détails au long des jours rencontrés.

Très vite j'ai senti que ton amour était différent du

mien. Je ne pouvais t'en vouloir car cela était dans ta nature même et tu avais une façon si jolie de le regretter.

Te souvient-il, Jean, de ce jour où, revenant d'un week-end, nous dînions dans un relais connu à quelques kilomètres de Paris ? On nous servit je ne sais quel fruit et c'était la première fois de l'année que nous en mangions. « Il faut faire un souhait », me dis-tu. Le mien fut : « Que tu demeures ce que tu es ». Et le tien, aussi charmant que cruel : « Que je puisse t'aimer autant que tu m'aimes ». L'aveu m'a fait mal, mais l'intention était adorable; et tes yeux m'assuraient qu'alors, mais pour un instant, ce souhait n'était pas loin de se réaliser. Il est des désirs qui sont eux-mêmes leur propre accomplissement.

Il y a plus de deux ans de cela. C'était ce fameux été où le hasard voulut que nous remarquions les mêmes jolis visages. Cette concurrence commença — t'en souviens-tu ? — le jour où tu t'intéressas à ce Jean-Paul que j'avais découvert et dont, loyalement, j'avais pris le risque de te parler. Alors nous eûmes tous deux la tentation de jouer chacun notre jeu, secrètement, en étrangers. Je ne m'y attardai que l'instant d'y renoncer et toi, si tu y succombas un jour, très vite tu te repris, et là encore, cette difficulté aura mesuré notre loyauté. Mais, Jean, puisqu'en cette lettre je peux tout dire, souviens-toi que cette loyauté était pour chacun de nous d'un poids différent. Quand je t'ai dit que j'avais remarqué Jean-Paul par exemple, cela ne t'a point empêché de t'y intéresser. Mais lorsqu'à ton tour tu m'as avoué l'avoir rencontré, ce n'était pas pour me proposer d'y renoncer, toi, mais dans la pensée, que, moi, je m'effacerais... Ce qui prouve que tu connais bien l'amour que je te porte... J'ai renoncé comme tu l'avais prévu. Que pouvais-je faire d'autre d'ailleurs ? Tu tenais trop à ce caprice pour me laisser libre le champ que j'avais découvert et j'avoue, Jean, que je n'aurais pas osé te le demander : j'aurais eu trop de peine d'un refus et, si même tu t'étais résigné, j'aurais craint de t'avoir simplement obligé à mentir. Sincèrement, Jean, me suis-je trompé ?

Tu pouvais tout sur moi, moi, très peu sur toi. Car tu aurais souffert d'une rupture, bien sûr, mais incomparablement moins que moi, alors...

Au reste, qu'importaient ces sacrifices s'ils sauvegardaient par-delà de passagères crises, la solidité de notre amour ? Et je ne regrettais pas que tu aies sur mon cœur un tel

pouvoir : j'étais sûr alors que tu n'en abuserais pas. Depuis quelques mois, Jean, il m'arrive d'en douter.

Tu m'avais dit un jour, s'agissant de je ne sais plus quel garçon : « Il me faut un gosse à moi comme, toi, tu en as un en moi ». Cela, je l'admettais (en te souhaitant de ne pas connaître mon inquiétude). Mais lorsque tu te mis à rechercher des garçons de ton âge ou du mien et à fréquenter, non seulement des gens sérieux mais aussi des « gigolos » attirés par ton allure de fils de famille, alors je compris moins bien.

Vois-tu, Jean, il me semblait assez naturel — bien que parfois dur à supporter — que tu n'aies pas, devenu mon ami, renoncé à tes goûts d'autrefois pour des gosses dont j'admiraais la grâce autant que toi. Tu étais parvenu, inconsciemment peut-être, à me faire admettre que j'étais dans ta vie une exception, que tu n'avais pas eu d'autre grand ami que moi et que j'étais, en somme, l'objet d'une rare faveur. Franchement, depuis tes dernières liaisons, je ne sais plus qu'en penser et peut-être est-ce là surtout ce qui me fait de la peine... Aussi ta désinvolture : tu sais que jamais je ne t'ai rien refusé, pourquoi alors me mettre en face du fait accompli comme le soir où, devant dîner avec moi, tu invitas à notre table, sans me prévenir, ce garçon qui était pour quelques jours ton ami et que je ne connaissais même pas ? Tu m'avais, quelques heures avant que je passe te chercher, téléphoné : ne pouvais-tu alors me le dire ? Tu venais d'arriver à Paris pour le week-end et un hasard malencontreux m'obligeait à partir le lendemain pour un voyage d'affaires d'une semaine. Tu savais donc que ce dîner était le seul moment que nous puissions passer ensemble et que tu aurais tout le week-end, seul, pour t'amuser en liberté. Ne pouvais-tu remettre au lendemain d'inviter ce garçon et me consacrer cette soirée depuis longtemps convenue ? Mais tu as pris la solution qui te plaisait mieux et que te conseillait ton impatience. Tu ne pouvais pas savoir, bien sûr, que ce soir-là j'étais souffrant et que seule la pensée d'être un moment en ta compagnie m'avait fait renoncer à rester chez moi. Mais je ne puis te croire assez léger pour ne pas avoir senti ce que ton procédé avait de désinvolté à mon égard et quelle indifférence pour moi il impliquait. Je te sais assez intuitif pour l'avoir au moins deviné. Alors, Jean, cela ne t'a pas arrêté ? Tu as prévu me faire de la peine et tu l'as accepté ? C'est cela qui m'a semblé grave.

Je me souviens de ce qu'un jour où la Cadillac nous ramenait de quelque déjeuner aux environs de Paris tu m'avais dit : « Nous resterons toujours amis si tu acceptes que j'ai d'autres amours... pas seulement des liaisons de passage (cela tu l'as toujours admis), mais un autre amour ».

Jean, sincèrement, je souhaite pouvoir mettre ces paroles sur le compte de ta légèreté, car si tu as pensé vraiment ce que tu m'as dit, quelle valeur réelle a ton affection, à mes yeux si différente de celle de certains pour ma voiture ou les distractions que je leur peux donner ?

Tu veux bien aimer, mais sans renoncer à rien, sans te lier ni pour le présent, ni surtout pour l'avenir et ce départ à l'étranger hier imprévu qui, demain, va nous séparer, déjà était contenu dans tes perpétuelles réticences à t'engager. Même à une question banale comme : « Nous ne nous entendons pas trop mal, n'est-ce pas ? » tu réponds : « Pas jusqu'à présent ». Et si en te voyant heureux de quelque excursion faite ensemble je te demande, dans l'espoir un peu naïf de t'entendre dire quelque chose de gentil, (— sur tes lèvres cela a tant de charme et le prix de la rareté —) « Tu ne t'ennuies pas trop avec moi ? », tu éprouves le besoin de préciser : « Jusqu'ici, non ».

Ce pourrait être un jeu, mais je te connais trop pour me pouvoir dissimuler que, sur ce point, tu penses ce que tu dis. Tu crains que je puisse me croire le moindre droit sur ton avenir comme si tu voulais te garder la liberté, le jour où il te plaira, de me quitter. Tu ne risques rien, et tu le sais, car tu estimes assez mon amour pour penser que la réciproque ne sera point et que toujours tu me trouveras fidèle. Désespérément fidèle, au-delà d'aventures sans importance.

Tu as sans doute raison, Jean, car, ce n'est pas, parfois, le désir qui m'a manqué de t'aimer un peu moins. Pouvoir ne pas sentir mon cœur battre comme un fou en reconnaissant simplement ta voix au téléphone; ne pas perdre l'appétit en déjeunant dans l'impertinence de te retrouver l'après-midi; ne pas, t'écrivant, rechercher dans mon bloc une feuille parfaite et la jeter si j'y découvre le moindre défaut; ne pas voir le ciel le plus pur tout d'un coup s'obscurcir quand je lis un mot de toi décommandant un rendez-vous; ne pas toujours attacher à ce que tu dis, à ce que tu fais, plus d'importance que toi-même tu y donnes; ne point, en un mot, avoir remis mon âme entre tes mains.

## LE CHEMIN COMMENCÉ

Mais ce rêve, Jean, je ne suis même plus libre de le rêver. Tu as trop bouleversé ma vie pour que, sans toi, elle ait encore un sens. Je ne puis, sans toi, imaginer demain. Toute chose dans ma vie porte ta marque : l'emploi de mes soirées, de mes week-end, la conduite de ce que j'appellerai toujours « notre Cadillac », la douceur de cette Ile-de-France dont nous connaissons les plus secrets sentiers dans la neuve clarté du printemps, dans la mélancolie des soirs d'automne commençant.

Je revois la route ensemble parcourue dans l'éblouissement bleu des matins, dans la lourde chaleur des midis accablés de volupté, dans la tendresse infinie des soirs qui s'attardent, oubliant même l'impatience du désir... Je revois la route facile où nos cœurs étaient joyeux, les pentes abruptes ensemble surmontées, les virages dangereux qu'un rien eût fait mortels mais que notre sang-froid à tous deux rendait inoffensifs. Je revois cette route déjà longue, notre route, et je songe qu'au-delà du boueux sentier, où l'on croit pour jamais s'enliser, continue le chemin où, de nouveau, l'on marche vers l'étoile lointaine, dont au plus profond de l'ombre des forêts, dans le plus creux ravin, en son cœur, on a gardé l'image.

Je sais que je devrai souffrir mais aussi être heureux, parfois, sur cette route. Je sais que l'un ne va pas sans l'autre. Je l'accepte. Autant qu'il dépendra de moi j'achèverai le chemin commencé. Car je t'aime.

\*  
\*\*

Je posai ma plume. « Achever le chemin commencé... »  
Décidément, je rêvais.

FRANÇOIS DE BRESSAULT.

# LES RAPIDES DU ZAMBÈZE

par

MARC DANIEL

Le vaisseau « *Arcadie* » me fait l'effet d'une petite barque qu'au milieu des rapides du Zambèze ses rameurs essaieraient de faire avancer à contre-courant.

Et puisque ce minuscule esquif porte les espoirs et les raisons de vivre de nombreux êtres, — vous, lecteurs, mes amis —, il vaut la peine, n'est-ce pas ? d'examiner si de cette aventure, *Arcadie* a quelques chances de sortir victorieuse.

Les eaux tourbillonnantes qui nous entourent, ce sont les préjugés, les hypocrisies, la sottise, l'aveuglement — volontaire ou non — de presque tous ceux (combien de millions sont-ils ?) que la nature n'a pas faits homophiles. A part quelques centaines d'écrivains courageux, de savants clairvoyants, de juristes humains, il ne faut pas nous dissimuler que nous avons affaire à la plus forte partie qui fut jamais, car nos adversaires, ce sont : les timides, qui n'osent pas résoudre les problèmes; les sots, qui ne savent pas se les poser; les tartufes, qui se font de la « défense de la moralité publique » comme une spécialité professionnelle rémunératrice; les conformistes, qui acceptent tout plutôt qu'une entorse aux idées reçues; les bons bourgeois pour qui tout ce qui touche au sexe est suspect; les « hommes à femmes », qui s'imaginent affirmer leur virilité à leurs propres yeux et à ceux de leurs conquêtes en clamant leur mépris des hétérodoxes de l'amour. Et tout cela, si vous comptez bien, représente l'ensemble des pouvoirs publics en tant que tels, la Société avec un grand S, et l'immense majorité de la population moyenne d'Europe et des pays de race blanche.

Face à cet adversaire immense et tout puissant, qu'est-ce

que l'équipe d'*Arcadie* — quelques hommes de bonne volonté et de pouvoir nul ?

Encore pourrions-nous espérer mener la barque à bon port si nous ramions dans le sens du courant, si nous nous sentions portés en quelque sorte. Mais — et c'est ici que je voulais en venir — les plus rudes obstacles à notre navigation, ce sont les homophiles eux-mêmes qui en parsèment la route. Pas tous, bien sûr; pas vous, lecteurs amis. Mais soyons francs : les meilleures armes de nos adversaires, n'est-ce pas certains d'entre nous qui les leur fournissent ?

\*  
\*\*

Parce que, depuis cinquante ans, quelques grands écrivains comme Proust ou Gide, et deux guerres, ont extraordinairement aplani les préjugés et adouci les mœurs en ce qui concerne l'homophilie, nous aurions trop tendance, nous qui vivons à Paris et évoluons dans les milieux dits « cultivés », à croire que la bataille est gagnée et que nous en sommes revenus aux temps de la liberté antique.

Eh bien, nous nous trompons grandement.

D'une part, en province, à l'étranger, à Paris même dans les milieux traditionnalistes, la vieille malédiction médiévale subsiste « ...ces odieux personnages que nul ne songe à inquiéter dans leur sinistre besogne de fossoyeurs de vertus, groupés en une puissante association qui a des ramifications dans tous les continents », ces « êtres sans âme ni conscience à l'érotisme déchaîné », ce sont les homosexuels, si l'on en croit, qui ? non pas une ordonnance royale du XVI<sup>e</sup> siècle, non pas une Encyclique pontificale du XIII<sup>e</sup>, mais (le plus sérieusement du monde) le *Gymnaste Suisse* d'octobre 1955. Oui, vous avez bien lu : 1955.

D'autre part, les cercles les plus évolués, les plus intelligents ne sont pas si affranchis des préjugés ancestraux qu'on voudrait se le persuader. « Choquant », « malséant », « irritant », « exhibitionnistes », « revendicatifs », tels sont les adjectifs dont se servait récemment à notre sujet, dans deux articles du reste bien drôles, Valentine de Coincoin du *Canard enchaîné* (je profite de l'occasion, si jamais ces lignes lui tombent sous les yeux, pour lui dire ma sympathie sans rancune, car elle a le bec dur quelquefois, cette chère Valentine, mais elle me fait passer un bon moment chaque semaine !). Et vraiment, le *Canard enchaîné* n'est pas un journal conformiste, mais là, pas du tout, *Crapouillot* non

plus n'est pas conformiste, ni rétrograde. Ni *Combat*, où, le 31 octobre 1955, M. André Berry émaillait son article sur l'« Inversion orchestrée », de substantifs tels que « répu gnance », « audace », « infâmie », « opprobre ».

Alors ?

Faut-il, encore et toujours, et uniquement, accuser l'hypocrisie des hétérosexuels qui nous censurent ? Si la barque tournoie au milieu des remous, est-il bien sûr que ceux qui devraient l'aider ne sont pas aussi en partie responsables des obstacles de la navigation ?

\*  
\*\*

Ceux qui, tout homophiles qu'ils sont, ont choisi la tranquillité et ont réussi à se faire une vie sans inquiétudes grâce à une solide armature de respectabilité — amitiés influentes, cocktail-parties élégantes et gigolos de type « bourgeois » —, accusent volontiers de tous les maux dont nous souffrons ceux qui cherchent l'aventure dans la rue, et que peuvent trop aisément remarquer les passants indifférents.

Qu'on n'aille pas, surtout, donner à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas. Je ne cherche pas à faire ici l'apologie des chevaliers du crépuscule, des « chefs de service » et des « officiers couverts de gloire et de décorations », qui le soir, vont le long des boulevards d'édicule en édicule, comme les dépeint si curieusement M. Pierre Servez dans son ineffable *Mal du siècle* (1). Tout cela n'est pas très élégant, et nos ancêtres grecs, derrière l'exemple de qui nous nous abritons si volontiers, n'auraient certes pas trouvé cette occupation « Kalè K'agathè » (« belle et bonne »).

D'avantage même : du fait que de telles activités sont, indéniablement, contraires à la loi, elles constituent un danger pour toute la communauté homophile.

Mais ce n'est pas là ce qui dresse contre nous presque toute la société, et quelques-uns même parmi les meilleurs de ses éléments. Cela ne touche que peu de gens, — et soulève plutôt, chez l'hétérosexuel, le rire et le mépris que l'indignation et la colère. Cela ne constitue pas un péril social. Cela ne dépasse pas les limites de toutes sortes d'anomalies du goût sexuel, peu esthétiques, mais pas bien dangereuses à tout prendre.

\*  
\*\*

---

(1) Cf. *Arcadie*, juillet-août 1955, « Ils ont des yeux » (p. 41-45).

Mais voyons plutôt ce que nous reprochent nos adversaires de bonne foi.

On nous accuse d'abord d'être « réclamiens et revendicatifs ». Faisons donc là-dessus notre examen de conscience.

« Réclamiens », certes, nous le sommes. *Arcadie* ne cesse de réclamer. Mais de réclamer quoi ? *l'égalité* des droits pour ceux qui aiment les femmes et ceux qui préfèrent l'amour viril. Je dis bien : *l'égalité*, et rien de plus. (Ici, mon amie Valentine de Coincoin a fait un petit canard, car elle affirme que « la loi est la même pour tous » (1), en quoi elle se trompe grandement. Lorsque la loi sera redevenue la même pour tous, et non seulement la loi, mais son application, nous cesserons de « revendiquer », soyez-en sûre, Valentine.)

Et surtout, on cesse volontiers de considérer le problème homophile en ce qu'il a d'humain, dès qu'on voit les ravages qu'exerce l'« exhibitionnisme corydonien » dans certaines sphères, et non des moindres. Nous sommes, cette fois, au cœur du problème.

Eh bien, lecteurs amis, vous aurez la surprise de me voir ici passer à l'ennemi avec armes et bagages. Oui, nos adversaires ont raison sur ce point, et j'aurai la franchise de le dire.

Je n'aime pas l'attitude d'un Marcel Jouhandeau qui, par peur de se compromettre et parce qu'il juge que ses blanches mains d'écrivain ne sauraient sans déchoir prendre la plume en faveur d'une minorité à laquelle il appartient, se tient prudemment dans l'attitude de sœur Anne sur sa tour d'ivoire. Je ne l'aime pas, mais je dois avouer que, dans une certaine mesure, je la comprends.

Car il est vrai, comme l'écrit Marcel Jouhandeau que, si l'homosexualité n'est pas en soi un scandale « le mauvais usage qu'on en fait trop souvent et l'état qu'on en fait aujourd'hui » en sont un.

Voyons plutôt. M. André Berry (*Combat*, 31 octobre 1955) en arrive à regretter les plus inquiétantes « tapettes » du temps jadis, lorsqu'il envisage autour de lui la prolifération monstrueuse, cancéreuse, des « androgynes artificiels », la mode — que dis-je la mode ? le snobisme de l'homosexualité.

---

(1) Il n'est pas besoin de rappeler aux lecteurs d'*Arcadie* l'ordonnance-loi du 8 février 1945, mais je la signale ici à Valentine.

sexualité mondaine. « Pas un potache en mal d'arrivisme, pas un poëtereau, un barbouilleur ou un musicastre débutant qui, pour forcer le succès, ne s'improvise giton. Ils nous la baillent belle, les Hamilton et les Jung ! (1). Quel microscope, quelle cornue leur permettront de détecter les germes qui jettent l'ambitieux le plus banal dans ces aberrations ? Par quelle opération, par quel traitement vaincra-t-on la soif de parvenir ? ».

La libérale Valentine de Coincoin (eh oui, toujours elle, mais je l'aime bien, moi !), elle aussi, trouve « ridicule et parfois irritant » que les « têtes d'affiche » de Sodome — Académiciens, grands couturiers, grands acteurs, chroniqueurs de tout poil et de toute plume, grands et presque grands écrivains — occupent toutes les avenues du succès dans leurs différents domaines, et imposent leurs goûts à tous ceux qui veulent « réussir ».

Dans *Crapouillot*, M. Robert Poulet s'inquiète aussi du foisonnement « inquiétant » de littérature homosexuelle, depuis l'angélisme de Monsieur Godeau, le héros de Marcel Jouhandeau, et la poésie du *Sud* de Julien Green, jusqu'à l'étalage d'immondices de M. Saint-Genêt, « comédien et martyr », et aux inversions laborieuses de l'*Homme-orchestre*.

\*  
\*\*

Je n'ai nullement l'intention de faire de ces lignes un article de critique littéraire. Restons-en donc là de cette énumération de textes où sont reprochés aux homosexuels, non pas leurs mœurs, mais leurs *provocations*. Vouloir nous dissimuler la gravité de ces reproches serait faire preuve d'un aveuglement singulier.

Nous sommes une minorité, et notre seule ligne de défense doit être, précisément, nos droits en tant que minorité.

Si j'avais été Dioclétien, j'aurais suspendu les persécutions contre les chrétiens, parce qu'ils constituaient un groupe souffrant pour sa liberté. Mais si j'avais été Théodose, j'aurais sûrement renouvelé les édits contre eux et peut-être fait mettre en croix une douzaine d'évêques, parce que le petit groupe souffrant était alors en passe de se transformer en une organisation intolérante et toute puissante.

Et point n'est besoin de remonter si loin pour me faire

---

(1) Maîtres de la science psychanalytique.

comprendre : combien de nos contemporains, voici quelques années, plaignaient de tout leur cœur une minorité raciale en butte aux persécutions, qui maintenant s'irritent et s'indignent de voir cette minorité, répandue partout, étaler avec une certaine imprudence l'ampleur de son relèvement ? (1).

Quand il s'agit de défendre notre liberté, de combattre pour obtenir ou conserver le droit à l'existence, je suis tout prêt à admettre même certains coups bas.

Mais lorsque je vois les amours unilatérales de M. X..., écrivain, avec M. Y..., chanteur de charme, ou les interviews de M. Z..., acteur connu pour ses goûts homophiles, s'étaler au long des colonnes de la grande presse (avec tout juste ce qu'il faut d'imprécision dans les termes pour éviter les foudres de la censure et piquer la curiosité du lecteur moyen), eh bien, mille pardons : je suis comme Marcel Jouhandeau, je refuse de continuer à marcher.

Et vous, amis d'*Arcadie*, réfléchissez-y : en favorisant, ne serait-ce que par votre indulgence ou votre indifférence amusée, ces excès, vous préparez pour vous-mêmes et vos frères des lendemains amers.

La chronique scandaleuse de tel acteur, de tel chansonnier, de tel couturier, que vous vous répétez en riant (avec les adjectifs au féminin), crée contre l'homosexualité en général le plus effroyable des dangers. Déjà le ton d'indignation qu'emploient contre nous certains esprits libéraux (qui, voici quelques années, auraient combattu à nos côtés) devrait nous ouvrir les yeux sur l'ampleur du danger. Le mépris, justifié, qui frappe les arrivistes, les médiocres, les rampants, risque de rejaillir sur les plus honorables d'entre nous. Et, ce jour-là, nous ne trouverons plus personne pour nous défendre.

\*  
\*\*

La petite barque d'*Arcadie*, qui rame à contre-courant au milieu des rapides du Zambèze, arrivera-t-elle jusqu'à l'eau calme ? C'est vous, ses amis, qui êtes, chacun pour votre part, responsables de la réponse que l'avenir donnera à cette question.

MARC DANIEL.

---

(1) Il ne me manquerait plus, après cela, que de me voir accuser de racisme !

# LES ASSOCIATIONS HOMOPHILES

*par*

ANDRÉ BAUDRY

Il nous arrive de lire parfois dans la presse, selon des correspondants étrangers, que tel ou tel Etat, après enquête, évince des postes de l'Etat ceux qui sont reconnus homophiles. Il nous est aussi arrivé assez souvent, nous l'avons déjà écrit ici, de lire sous la plume de journalistes des rapports sur la « société homophile », sur la « franc-maçonnerie homophile ».

Je veux poser cette question : les pouvoirs publics, la société, doivent-ils redouter les homophiles lorsqu'ils se groupent, lorsqu'ils forment des associations, doivent-ils les dissoudre, les tracasser ?

Y a-t-il un danger pour la sécurité de l'Etat ?

Y a-t-il un danger pour la moralité publique ?

La vocation de l'homophile est-elle d'être résolument un être seul, alors inconnu ou méconnu, moins dangereux ?

Faisons un rapide tour du monde.

A dire vrai, il y a peu de véritables associations d'homophiles. Si nous entendons par association, un groupement constitué avec des statuts déposés, un règlement précis, il faut reconnaître qu'il existe peu de telles associations.

La page deux de cette revue donne quelques noms de revues ou de clubs étrangers. L'Europe est en tête.

Tous les pays du Nord, Hollande, Danemark, Suède, Norvège ont des revues et des clubs, déjà très anciens comme en Hollande. L'Allemagne a toujours eu des groupes dans de nombreuses villes, comme Hambourg, Francfort-sur-le-Main, Brême.

La Suisse publie une revue depuis 23 ans.

Nous savons qu'il y a maintenant deux groupes en Amérique du Nord qui ont leur siège à Los Angeles.

C'est tout. C'est peu.

Il y a par contre les revues qui dans divers pays du monde groupent autour d'elles des hommes et des femmes.

Toutes ces revues qui présentent l'homophilie, qui entendent la défendre sous tous ses aspects, enseignent une multitude homophile. Elles prennent en charge des êtres humains qui bien souvent avant la lecture de ces revues, vivaient sans l'éducation homophile nécessaire.

Car toutes ces revues se veulent éducatives.

Aucun fondateur, aucun directeur de ces revues — à de rares exceptions près et nous ne saurions les approuver — n'ont voulu et ne veulent faire de la propagande homophile, pas plus qu'ils n'entendent exciter l'imagination de leurs lecteurs à propos de textes faciles, à tendance érotique.

Avec des nuances diverses selon les continents et les nations, elles prétendent toutes, éduquer de façon rationnelle les homophiles, comme un plus large public de savants et d'intellectuels.

Selon leurs moyens, toujours, hélas, assez réduits, elles publient des pages, qui, si elles étaient toutes rassemblées en un manuel, formeraient une somme impressionnante de travaux sur le problème homophile.

Si des répétitions normales se prouvaient, dans le domaine biologique et historique par exemple, nous y trouverions des études intéressantes de droit comparé. La législation de tous ces pays étant différente, la façon de juger plus encore.

Ces revues, qui luttent avec énergie, sans le soutien des grands noms de la science et de la littérature, en général, remplissent ainsi une mission indispensable.

Nous le répétons, si ces revues n'obtiennent que difficilement le concours des noms connus du public, c'est parce que ces savants et ces écrivains se considéreraient comme « compromis » en participant à ce qu'ils croient être une croisade chargée de recruter de nouveaux homophiles, ou chargée de crier partout que l'état homophile est un état supérieur.

Nous leur répéterons ici, une fois encore, qu'ils se trompent.

Toutes ces revues, et *Arcadie* parmi elles, n'ont jamais voulu prôner de semblables théories.

On ne se convertit pas à l'homophilie. La lecture de

romans ou de revues homophiles ne fera pas devenir homophile.

On peut changer de religion, de parti politique, d'école philosophique à la lumière de certains ouvrages, l'esprit s'acheminant vers la lumière de sa vie selon des routes capricieuses et parfois étranges, on ne peut changer de « religion du sexe » de la même façon. L'âme, certes, participe à cette vic, le corps encore, et c'est là que gît la difficulté. Les psychiatres, de plus en plus nombreux, les psychanalystes également, reconnaissent qu'il est — dans la majorité des cas — impossible de faire devenir hétérosexuel qui est homophile.

Les homophiles existent.

Ce ne sont pas des lois arbitraires qui changeront la nature humaine. Ce ne sont pas davantage les persécutions, les sarcasmes, les cris de la foule qui modifieront quoi que ce soit.

Alors, n'est-il pas préférable que des groupes d'hommes et de femmes, à travers le monde, tentent de rassembler les homophiles pour leur dire ce que la plupart du temps ils n'ont jamais su, ou sentent confusément : vous êtes homophile, mais vous pouvez vivre comme les autres, être heureux, bien accomplir votre mission humaine.

Vous êtes respectable, à la condition toutefois que votre homophilie ne prenne jamais le dessus dans les diverses pensées et activités de votre destinée.

Vous vivrez votre homophilie, jour après jour, dans les joies et dans les souffrances, mais sachez que vivre est difficile pour tout être humain, plus encore peut-être pour un homophile qui vit dans des conditions particulières.

Grouper les homophiles pour leur révéler leur nature la plus profonde, pour les aider dans leur vie professionnelle, civique, religieuse, morale, intellectuelle, sentimentale, n'est-ce pas là un devoir ?

Voilà ce qu'ont voulu et ce que veulent encore ceux qui à travers le monde dirigent des associations ou des revues homophiles.

Les pouvoirs publics de certains pays l'ont très bien compris, qui soutiennent ces groupements, les défendent contre des ligues qui cachent surtout une intolérable hypocrisie.

Nous le répétons donc encore une fois : mieux vaut s'occuper des homophiles que les condamner ou les laisser vivre

## LES ASSOCIATIONS HOMOPHILES

vaille que vaille, mieux vaut les éduquer, les révéler à eux-mêmes que les laisser malheureux et imparfaits. Des U.S.A. à la Suisse, de la Norvège aux Indes, en passant par les Pays Latins, il se fait un grand travail humain.

Travail difficile, que trop souvent les homophiles ne savent pas ou ne reconnaissent pas, travail patient et ingrat, mais un travail qui déjà porte des fruits.

Qui dira, grâce à la vieille revue *Der Kreis*, ou à *One*, ou aux revues allemandes ou hollandaises, qui dira grâce à *Arcadie*, combien d'hommes et de femmes, de toutes conditions morales et matérielles, ont retrouvé le goût de vivre dans la dignité, le respect et l'amitié.

ANDRÉ BAUDRY.

# HISTOIRE DE MARCEL <sup>(1)</sup>

par

YVES CERNY

## PREMIERE PARTIE

Les hasards du recrutement avaient valu à Marcel d'être affecté à Marseille. Avant, il n'était jamais sorti de la Touraine.

Au moment où allait prendre fin son temps de régiment, un camarade de chambrée, qui savait que la mort de sa mère l'avait libéré du seul lien qui l'eût jamais uni à son pays natal, lui avait dit, cordial :

— Et pourquoi que tu resterais pas ici ? C'est la « Bonne Mère » qui t'y a fait venir. Elle t'y gardera tout autant !

— Tu crois que je pourrais trouver du travail ?

— Sûrement. Tiens, aux Raffineries Saint-Louis, où travaille mon frère, ils embauchent actuellement. Tu verras : à Marseille, c'est la bonne vie !

La bonne vie ? Marcel ne l'espérait pas vraiment. Quand on n'a rien, strictement rien, ce ne peut pas être la bonne vie. Mais, autant là qu'ailleurs, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi pas ici ? Et puis, c'était un doux et un modeste, que la moindre attention reconfortait.

Que l'employé du tram fut « celui qui était gentil », et répondait cordialement à son bonjour; qu'un camarade lui apportât quelque reste de dessert (« Allez ! prends ! hier, c'était la communion de la petite ! »); que le contremaître le choisît pour un travail supplémentaire, aussitôt il ne se sentait plus seul et en était heureux.

A midi, il mangeait à la cantine. Le soir, il prenait pension dans un restaurant du quartier d'Arenc, au-dessus duquel il avait trouvé une chambre mansardée.

Au début, ce client qui ne buvait jamais au comptoir et ne s'offrait un extra que le dimanche, ne pouvait avoir les faveurs de l'hôtelier. Mais la patronne était brave femme et, moins intéressée, avait fini par apprécier la tenue et la bonne volonté du nouveau pensionnaire.

---

(1) Cf. : « Un conte de Noël », *Arcadie* n° 24.

## HISTOIRE DE MARCEL

Cette vie durait depuis quelques mois. A chaque paye, Marcel s'efforçait d'ajouter une petite somme à son livret de caisse d'épargne. Mais il y avait toujours un imprévu : la chemise qui revenait déchirée du blanchissage, les espadrilles dont la toile commençait à bâiller sur les côtés, le bleu de travail qui appelait un remplaçant... Alors, il renvoyait à plus tard la visite au coiffeur, la soirée au cinéma ou le demi bien frais qui lui auraient fait plaisir : il fallait prévoir l'achat de vêtements chauds pour la mauvaise saison.

Au restaurant, il mangeait à sa faim et d'assez honnête cuisine, mais c'était quotidiennement les mêmes plats qui revenaient : des pâtes, du riz, des pommes de terre, comme à la caserne, sans oublier la sauce qui étoffait habituellement la modeste portion de viande.

La salle comptait une quinzaine de petites tables, où l'on aurait pu tenir deux; mais les habitués y étaient presque toujours seuls : huit ou neufs ouvriers, célibataires comme lui; deux ou trois retraités veufs; parfois, des Nord-Africains. Il arrivait que trois ou quatre camarades se serrassent bruyamment autour de deux tables et missent de l'animation dans l'établissement; mais c'était rare. Plus fréquentes étaient les allées et venues autour du petit bar, près de l'entrée.

\*  
\*\*

Ce soir-là, on entendit une moto arriver en trombe, suivie de près par un car qui s'arrêta devant la porte, dans un grand gémissement de freins. Quelques répliques joyeusement échangées en deux accents méridionaux alternés, marseillais et toulousain, permirent de comprendre que le motocycliste avait rejoint et dépassé le car, pour que le camarade qu'il transportait sur son porte-bagage puisse sauter dedans au passage.

Le motocycliste rangea sa machine sur le trottoir et entra dans la salle. C'était un mécano brun et vif, vêtu d'une combinaison de toile bleue formant pantalon, avec un plastron sur la poitrine et deux bretelles croisées dans le dos. Sous les bretelles, il avait un maillot de coton blanc à manches courtes, dégageant le cou en carré. Dans le mouvement qu'il fit pour s'accouder au comptoir, la toile se plaqua sur les reins. Apparemment, c'était son seul vêtement.

Avec un accent toulousain très chantant, il commenta sa poursuite du car à l'intention du patron, puis parcourut la salle des yeux, en quête, sans doute, d'un auditoire plus étendu. Mais il n'y avait encore que trois consommateurs et aucun ne parut disposé à entrer dans le jeu.

Le regard du mécano avait rencontré celui de Marcel au passage et marqué un arrêt. Deux fois, en buvant son pastis, il se tourna de ce côté. Puis il parut n'y plus faire attention. Soudain, il décida de dîner là. D'un mouvement félin, il se glissa entre les tables, puis entre une table et sa chaise. Il commanda

son menu en négligeant, semble-t-il, le prix des plats, demanda des fraises et, comme il n'y en avait pas, choisit un « mont blanc ».

Un mont blanc (crème de marron et crème Chantilly), c'était le dessert le plus cher de la carte, celui auquel Marcel pensait souvent et qu'il prenait parfois le dimanche.

Au cours de son repas, assis de biais et lisant l'Auto, le mécanicien brun regarda plusieurs fois du côté de Marcel. Si le jeune homme était penché sur son assiette, les yeux du Toulousain restaient fixés sur lui. S'il relevait la tête, ils se détournaient après avoir jeté un bref éclat.

Arrivé en flânant au dessert, il exigea tout à coup l'addition « et que ça saute », la régla largement et disparut en quatre enjambées. Marcel entendit le moteur pétarader, comprit que l'engin décrivait une courbe sur le boulevard et repartait vers la porte d'Aix. « Ce serait amusant s'il revenait, pensa-t-il, mais ça m'étonnerait ».

Il revint pourtant le lendemain, à pied ou par le tram, car il n'y eut aucun bruit de moteur. Il prit un apéritif comme la veille et essaya de renouer conversation avec le patron; mais ce dernier était plus obtus que nature et répondit à peine. Le mécanicien regarda de nouveau du côté de Marcel, qui achevait de manger un veau marengo et demandait à la serveuse la faveur d'une demi-salade. C'était ce qui lui manquait le plus : de voir, de toucher, de manger des choses vertes. Alors, de temps en temps, il demandait cette demi-portion : quelques feuilles qu'on lui servait directement sur une assiette plate.

Le Toulousain regarda passer l'assiette et fixa de nouveau le grand gars à qui on l'apportait.

Quand il eut fini de diner, Marcel attendit un peu avant de se lever de table. Vaguement, ce nouveau client l'intéressait. Il espérait on ne sait quelle attraction qui eût animé la soirée. Puis il dut se résoudre à partir et traversa toute la salle. Le mécano le suivit des yeux jusqu'à la porte et resta encore un moment tourné vers la sortie.

Le jour suivant, il ne revint pas. Marcel en éprouva une réelle déception. Sans lui avoir parlé, sans espérer faire sa connaissance, il était content de le voir là, ce garçon grâce à qui une silhouette nouvelle s'était dessinée dans la monotonie de ses soirées. « Et puis, il a un accent amusant... »

Il n'en attendait rien d'autre, d'ailleurs, que ce qu'il attendait du traminot sympathique : un visage aimable ressortant sur la grisaille quotidienne.

\*  
\*\*

A son vif étonnement, le lendemain soir, lorsqu'il entra dans le restaurant, le mécano était accoudé au comptoir. Il tournait le dos à l'entrée et sa pose, en faisant saillir une hanche, tendait étroitement la salopette sur sa cuisse.

Marcel s'efforça de passer sans le déranger et alla prendre sa serviette dans le casier, comme d'habitude. Par le guichet de la cuisine, il dit bonsoir à la patronne et répondit à une question : « Ces premières grosses chaleurs me fatiguent un peu. Gardez-moi de la salade, s'il vous plaît : c'est encore ce que je mangerai le plus volontiers. »

Il traversa la salle, arriva au fond et se retourna pour se glisser derrière sa table. Il eut un sursaut : le mécano l'avait suivi silencieusement et l'interpellait aussitôt :

— Tu es seul, hein ? Seul, comme d'habitude ? Ça ne te fait pas ch... d'être toujours seul ? Moi, si ! Alors, ce soir, je me mets avec toi, — si tu le veux bien.

Marcel regardait ce jeune homme, à peine moins grand que lui, très brun, basané même, et écoutait cette voix chantante, volontairement assourdie, qui paraissait partir de la poitrine.

— Si tu le veux bien... reprit-il plus lentement et ses yeux noirs soulignaient sa demande instante.

« Pour un peu, j'aurais cru qu'il m'engueulait, pensa Marcel, et maintenant il a l'air de me prier. »

— Moi, c'est Maurice, reprit l'autre, en tendant la main, et toi, Marcel. Je le sais. Alors, bonsoir, Marcel !

— Bonsoir, Maurice !

— Ça va ?... ça va, que je me mette avec toi ?

— Bien sûr, avec plaisir !

— Alors, je t'offre l'apéro. Patron ? ma tournée !

Maurice regardait Marcel avec acuité. Il devina son hésitation et précisa ses conditions :

— T'inquiète pas et ne va surtout pas chercher plus loin : c'est d'abord à moi que je veux faire plaisir. Plus tard, si on se revoit et si tu le veux, tu pourras aussi me faire plaisir.

Marcel ne devait pas s'y tromper longtemps. Cette attaque brusquée, le mot grossier que Maurice avait employé, tout cela cachait une pudique tendresse et lui avait sans doute permis de se libérer.

Maintenant, Maurice interrogeait et s'expliquait :

— Tu es tout seul, à Marseille ? Et ailleurs, non plus, tu n'as personne ? Moi aussi, dans un sens. Seulement, moi, c'est parce que j'ai tout plaqué. Je joue pas les durs, mais j'aime pas qu'on m'emmerde. Y a qu'à un copain, un vrai — mon pote, quoi ! — que je pardonnerais tout. Mais un vrai pote, vois-tu...

Pendant qu'il développait sa conception d'un « vrai pote », Marcel écoutait et pensait : « Est-ce vraiment à moi qu'il offre tout cela ? Est-ce vraiment de moi qu'il attend tout cela ? Mais, pour quoi : moi ? Pourquoi, aussi, toutes ces gentillesses ? J'ai un peu peur que, son discours à peine fini, il s'excuse : « Oh, pardon ! Je me suis trompé de restaurant, de table et de consommateur. Excusez-moi, je vous prie, et bien des choses chez vous ! »

— ...car mon copain, vois-tu, je ne sais pas ce que je ferais pour lui, si ce n'est que je donnerais ma vie, s'il le fallait !

« Peut-être qu'il avait bu d'autres apéritifs avant ceux-là, pensa

Marcel. Il est sûrement pas de sang-froid. » Mais, comme la serveuse plaçait devant lui l'assiettée de daube des pensionnaires et devant l'autre client l'escalope blonde et rissolée qu'il avait commandée, avec une garniture de petits haricots verts frais, Maurice fit adroitement changer les assiettes de côté :

— On partage ou on change ! La daube, c'est un plat de chez moi et il y a longtemps que j'en ai pas mangé. Ça ne t'ennuie pas ?

Son beau regard sombre chercha les yeux gris clair de Marcel et se détourna pour ne pas trahir son émotion devant la surprise, la gratitude, mais aussi la gêne du jeune homme. Il se mordit les lèvres pour ne pas lui dire : « Sûr que t'as pas l'habitude qu'on te dorlotte, pour que tu fasses une bouille pareille. »

— C'est bon, ça, reconnut Marcel sans malice. Je crois bien que j'en avais encore jamais mangé. Ça s'appelle comment ?

« Il est jeune, il est plus que neuf, pensait Maurice, et sincère et honnête. Et je suis là comme un con à lui faire des avances ! Qu'est-ce que ça pourra bien donner, tout ça, si ce n'est un grand coup de cafard pour Maurice, plus tard ? Idiot ! Comme si tu ne savais pas que tu aurais tout plaqué, ce soir, rien que parce que tu avais envie de le revoir ! et que demain tu recommenceras ! et encore après ! Mais... lui, aura-t-il envie de me revoir ? »

Ils avaient partagé leurs desserts. Tout à coup, sans raison apparente, Maurice fit un mouvement pour s'en aller.

— Maurice, tu t'en vas ? Est-ce que... est-ce que je te reverrai ?

Maurice ferma les yeux. Ses paupières bistrées vinrent dérober son regard humide. Il serra ses mains l'une dans l'autre pour ne pas céder à la tentation de caresser les cheveux de Marcel.

— Il faut que je parte : je suis de nuit au garage de la porte d'Aix. Mais, demain, demain !... à la même heure.

Il glissa un billet sur la table :

— Occupe-toi de régler ça, veux-tu ?

Il serra enfin la main de Marcel :

— Non ! ne bouge pas. Je file !

Et Maurice revint le lendemain, et le jour suivant, et tous les jours. Quand, d'aventure, il en était empêché, un messenger venait prévenir Marcel. Parfois, c'était un gosse, un « niston » : « M'sieur Marcel, M'sieur Maurice vous faire dire... » ; parfois, un autre mécanicien du garage : « C'est toi, Marcel ? Y a Maurice qu'est de service, alors... »

Alors, Marcel mangeait seul et se demandait : « Est-il possible que tout puisse changer ainsi à cause d'un copain ? Est-il possible que ce soit moi ce pote, cet ami irremplaçable que Maurice attendait ? Et pourtant, moi, qu'est-ce que je ferais, maintenant, si je ne l'avais plus ? »

\*\*

— Qu'est-ce que tu fais, le samedi ? avait demandé Maurice. Le samedi, c'était le meilleur jour de la semaine pour Marcel.

## HISTOIRE DE MARCEL.

Il travaillait le matin et pouvait aussi manger à la cantine. Mais, après, il était libre : libre de rentrer par un tram ou par le suivant; ou même à pied, pour prendre un peu d'exercice; libre d'aller, à l'établissement de douches et d'y savourer (après une attente qui ne l'ennuyait pas et faisait partie des rites) l'eau drue, trop chaude ou très froide, à son gré; libre d'y frotter longuement ses longues jambes, ses bras robustes, tout son corps jeune et souple, avant de revêtir ce linge propre qui eut été son luxe quotidien, s'il l'avait pu. Après, il s'occupait de quelques soins ménagers, avant de dîner et d'aller au cinéma voisin, si l'état de sa bourse le lui permettait.

— Au ciné ? Faudra que je t'y emmène sur la Canebière, promettait Maurice.

— Mais, Maurice, c'est que je suis pas fringué pour !

— T'occupe pas, répondait Maurice. Dès que j'aurai accompagné un gros client sur la côte, j'aurai de quoi te payer un bath costard, bleu marine, avec tout le toutim !

Et il l'avait fait sans tarder, entraînant un jour Marcel chez Thiéry, au bas de la Canebière, et s'émerveillant de le voir se métamorphoser d'ouvrier pauvre en calicot élégant.

— Si tu savais ce que ça te va bien ! Il me tarde qu'ils aient fait les retouches. En descendant, on va te prendre une chemise bleu pâle et une cravate rouge. Tu verras ! Quant aux pompes, j'ai mon idée !

— Maurice, comment je ferai pour te rendre tout ça ? Jamais je pourrai ! Ils font plus d'heures supplémentaires, aux Raffineries, et l'augmentation a pas été accordée !

— T'occupe pas ! T'es mon pote, ou non ? Tu sais bien que je travaille avec plus de plaisir quand c'est pour toi que quand c'est pour moi ! Et puis, un jour..., un jour, tu trouveras bien le moyen de me faire plaisir !

— Un jour ?... Tu crois ?

— Je le crois ! Enfin... je l'espère !

Marcel regardait Maurice, ses yeux brillants, son air d'attendre quelque chose.

— Merci, Maurice. Si j'étais un gosse, je t'embrasserais...

Maurice regardait Marcel, souriait dans la vague et répondait en tournant la tête :

— Peut-être, Marcel, peut-être.

\*  
\*  
\*

Ils étaient allés acheter des souliers rue Saint-Ferréol, ceux dont Maurice avait vu le modèle en vitrine, des souliers en daim marron, d'une forme dont il estimait qu'elle était le dernier cri de la mode.

— Tu es fou, Maurice ! C'est trop beau et trop cher : je voudrai jamais sortir avec ! Et puis, j'ai pas l'habitude : j'ai peur de ne pas pouvoir marcher !

Mais Maurice tenait à son idée et à l'image qu'il était en train de réaliser.

— Tu t'y feras, affirma-t-il.

De même qu'il avait conduit Marcel chez un coiffeur de ses amis, avec lequel il avait gravement conféré de la coupe à adopter, de même il voulait voir Marcel chaussé de certaine façon et montrer un pied élégant.

Le dimanche suivant, tous deux habillés de bleu marine, ils s'étaient retrouvés à la place d'Aix et étaient descendus vers le Cours Belzunce et la Canebière. Maurice ne se lassait pas d'admirer Marcel et voulait, avec lui, « faire » plusieurs fois la Canebière et le quai des Belges, et de nouveau la Canebière jusqu'au cours du Chapitre.

Depuis un moment, Marcel, stoïque, boitillait sans se plaindre, mais ralentissait ses pas. Jusqu'au moment où, pâissant soudain, il dut implorer Maurice :

— Faut pas m'en vouloir, Maurice, mais je peux plus marcher. Jamais je n'ai eu aussi mal.

Déconcerté, Maurice le fit entrer dans un café au commencement du boulevard de la Madeleine. Ils s'assirent au fond.

— Enlève-les.

Marcel s'exécuta. Maurice se pencha sur ses pieds, en souleva d'abord un, l'appuya sur sa cuisse et ôta la chaussette. Le gros orteil était bleu; des marbrures sillonnaient les chairs gonflées; une ampoule était près de crever.

— Pauvre vieux ! fit-il.

Et puis, il explosa :

— Il souffrait le martyr et il me disait rien ! Il m'aurait même pas engueulé, quand c'est moi qui l'ai torturé pendant, peut-être, deux heures, tellement j'étais fier de le montrer ! Marcel, je voudrais que tu me dises ce que tu penses de moi ! Je voudrais que tu me piles ! Tiens !

Il se pencha fougueusement sur les deux grands pieds nus appuyés sur sa cuisse et les balsa l'un après l'autre.

— Chut ! fit Marcel. Je peux pas t'en vouloir. C'est pas ta faute, si j'ai de grands pieds. Seulement, pour aujourd'hui, la sortie, c'est fini. Tu me vois pas dans mon beau costume avec des espadrilles ? Faudrait trouver des souliers d'été, moins habillés, mais supportables.

Maurice paraissait réfléchir et massait doucement les pieds de son ami. Puis, il se décida à aller chercher un taxi et ils rentrèrent ainsi.

\*  
\*\*

Ils étaient enfin allés au Pathé-Palace, puis à l'Odéon, où l'on donnait une bonne reprise de « L'Auberge du Cheval Blanc ».

Chaque fois, quand il entrait dans la salle, quand il se rendait au bar, à l'entr'acte, avec Marcel, Maurice éprouvait la même

## HISTOIRE DE MARCEL

fierté : celle de montrer son ami dans tout son éclat. Après, quand il le quittait, qu'il lui avait serré une dernière fois la main, c'était le même pinçon au cœur, la même petite brisure : « J'aime trop Marcel pour lui demander autre chose et je vois bien que cela ne viendra jamais de lui. »

Il imagina alors de le mener à la baignade, dans un creux de rochers, sous la promenade de la Corniche. Ils pourraient s'y déshabiller sans témoins.

Là, encore, Marcel s'était conduit de la façon la plus simple, sans pudeur déplacée, mais avec une telle honnêteté que Maurice ne s'était pas permis d'autre geste que d'appuyer fraternellement sa main sur une épaule nue un peu plus haute que la sienne. Et, dans le tram du retour, Marcel lui avait dit si gentiment :

— Comme je me sens bien, Maurice ! Et toi ? Il faudra que nous allions tout un dimanche sur une vraie plage, avec du sable. Nous pourrions emporter un casse-croûte...

Un jour, cependant, Marcel, après avoir regardé attentivement son ami, se risqua à lui poser une question :

— Maurice ? Je me demande parfois si je suis bien avec toi comme tu le voudrais ? Certains jours, je remarque que tu es triste, tout à coup, que tu te détournes, quand je te regarde. Alors, je me dis : ou Maurice a des ennuis qu'il me cache, ou je fais sans le savoir quelque chose qui lui déplaît. Est-ce que je me trompe ?

Maurice prit sur la table la main droite de Marcel et la serra entre les siennes.

— Tu n'as jamais rien fait qui me déplaît, Marcel, et je crois bien que tu ne le pourras jamais. C'est moi qui suis un mauvais copain, car tu me donnes toute ton amitié et parfois — mais ce sont des folies — je voudrais plus encore; je ne sais pas, moi... Oui, plus encore !

Marcel attendit un peu avant de demander :

— Tu ne voudrais pas me dire ce qui te ferait plaisir ? Il se peut que je manque d'idée ! C'est que je n'ai jamais eu d'ami, moi, Maurice; jamais avant toi !

Maurice éleva la main de Marcel jusqu'à son visage, l'effleura de ses lèvres, y appuya son front.

— Un jour, si je suis sûr de ce que je veux et sûr de pouvoir te le demander, alors, je te le dirai.

— Tu sais bien que j'ai toujours fait ce que tu as voulu, même quand ça me faisait mal, comme pour les souliers ?

— Je sais, Marcel. Mais peut-être que ce que je voudrais ferait mal à notre amitié. Alors, après, ce serait trop tard.

Marcel l'avait longuement regardé et n'avait rien ajouté. Maurice avait appuyé la main de Marcel sur sa joue, puis l'avait reposée sur la table, doucement.

Ce soir-là, ils ne devaient pas aller plus avant.

(A suivre.)

YVES CERNY.

# CORYDON CHEZ DIAFOIRUS

par

ANDRÉ LAVACOURT

## CE QU'A NOTE TARDIEU

Une grosse fille rougeaude poussa la porte, salua vivement du buste, s'assit en chuchotant des excuses. L'interne barbu arrêta son cours sur la diphtérie pour tonner d'une voix féroce :

— Vous êtes en retard, Mademoiselle !

Elle le savait bien, la pauvre, qu'elle était en retard et même que, pour sa première apparition à la séance de sous-colle, ça n'était pas très bien trouvé ! En hâte elle sortit un cahier, s'occupa d'extraire un stylo d'un sac plein à craquer. Elle pensait se faire oublier mais c'était compter sans notre malice et sans les trauailles de Chevillard, l'interne qui nous faisait les cours.

En dépit d'une carrière médicale qui s'annonçait on ne peut mieux, Chevillard était un farceur. Ivrogne consommé, il n'était jamais si brillant que quand il réussissait à être tout de même un peu ivre, ce qui devenait pour lui de plus en plus difficile. Jamais il ne riait. Ce jour-là il commença...

— A la période d'état, la diphtérie commune...

Puis il s'interrompit et nous le devinâmes en marche vers un canular majuscule.

— Mademoiselle, dit-il à la nouvelle venue, quelles sont les œuvres principales de Tardieu ?

Un silence de mort accueillit la question. Derrière moi, Mlle Verjus fit bien entendre un souffle bizarre mais on crut qu'elle tousait.

— Mademoiselle, quelle est l'œuvre immortelle de Tardieu ?

La pauvre fille n'en savait rien et le conférencier insistait :

— Je vous rappelle des généralités : Ambroise Tardieu, Professeur à la Faculté, occupa la chaire de Médecine légale sous le Second Empire et au début de la Troisième République. Mademoiselle qu'a fait Tardieu ?

La fille rouge rougissait encore. La sentence tomba dans un silence sépulcral :

— Tardieu, Mademoiselle, a noté les pompeurs. Vous voudrez bien développer la question pour la prochaine séance !

## CORYDON CHEZ DIAFOIRUS

L'astuce datait du jour où notre amie Hélène avait interrompu le travail dans la salle d'étude par un coup énergique de stylo sur la table :

— Ecoutez tous !

Nous avions beau être entre nous, nous n'aimions pas qu'on nous dérangeât quand les examens approchaient. Pourtant Hélène avait annoncé :

— Je vais vous lire un passage du cours de Médecine Légale.

Il y eut des mouvements divers. Pour moi j'interrompis notre camarade :

— Comment, Hélène, vous travaillez déjà ça ? Mais ça s'apprend en quinze jours !

Hélène ne m'écoutait pas. Dans un des cours dactylographiés que nous appelions « Les cours de la rue du Sommerard », elle avait trouvé une description des pédérastes. Elle commença de lire et, dès la troisième ligne, garçons et filles se tordaient. Instinctivement, nous savions, nous, ce qu'ignorait le titulaire d'une chaire enviée : que tout cela était ridicule et se moquait de la réalité : le pédéraste a une voix pointue, des cheveux en vapeur... Parlant avec préciosité, il est bavard et paresseux, d'une repoussante saleté, etc...

— Pardon, interrompit Brassens, chez moi on ne constate rien. Ma grand-mère m'en félicitait encore pas plus tard qu'hier !

Enfin, la description se terminait par une perle que nous trouvâmes d'un orient très pur : « Tardieu a noté les pompeurs ». Et, dès lors, ce devint une plaisanterie dont nous ne nous lassions pas. A tout bout de champ nous déclarions :

— Et n'oubliez pas que Tardieu a noté les pompeurs !

## DES PILULES CONTRE L'INVERSION

Si l'agent Boniface de la brigade cycliste estime sans discuter que l'homosexuel est un criminel, le toubib du coin ne met pas davantage en doute le fait qu'il s'agit d'un malade. C'est un point sur lequel cet homme respectueux des lois n'est pas d'accord avec l'agent Boniface. Si on le poussait un peu dans ses retranchements, il en viendrait vite à dire que, vouloir, au profit de la police, lui souffler les invertis sous le nez, c'est un crime de lèse-faculté qui ne se peut assez punir. L'agent Boniface pense, sans y avoir beaucoup pensé, que trois mois de prison guérissent l'inversion sexuelle et le bon docteur Machin cherche dans le Formulaire Astier et dans les réclames de la presse médicale la merveilleuse petite piqure qui fera de M. Maurice Rostand un satyre culbuteur de bergères. On lui trouvera quelques excuses.

Il n'y a pas quinze jours qu'un laboratoire suisse — au fait, l'un des premiers labos du monde ! — décrivant un produit nouveau, stipulait parmi les indications : l'inversion sexuelle. Un esprit superficiel pourrait bien croire, puisqu'Arcadie existe, que le pro-

duit était inefficace. L'esprit superficiel se tromperait. Plus largement employé, répandu avec magnificence, cette spécialité aurait guéri l'inversion de façon radicale et, avec elle, bien d'autres maladies. Comment cela, direz-vous ? Parce que ce produit est cancérigène et que le vrai moyen de détruire la maladie, c'est encore dans ce cas là de détruire le malade. Sur les places du moyen-âge où l'on grillait les homophiles, on ne faisait pas autre chose. Le jour où l'on décidera qu'il est pathologique de circuler avec des yeux bleus, ce même produit sera encore efficace. C'est un des succès de la thérapeutique...

L'ennuyeux, c'est que les homophiles veulent vivre et qu'ils commencent à le crier très haut. Vous voyez bien qu'avec ces gens-là on n'en aura jamais fini !

Je crois bien que tous les pépins de l'homophilie ont commencé par un jeu de mots. On a confondu ce qui n'était pas courant avec ce qui n'était pas normal et ceci est d'autant plus une absurdité que c'est seulement dans certains pays et à certaines époques que l'homophilie a cessé d'être courante. Je me propose d'y revenir. En attendant rendons hommage aux efforts de ceux qui prétendent guérir ce qui n'est pas une maladie. Leurs efforts sont méritoires !

## PEDAGOGIE

Vous voulez écrire un livre et j'entends un précis scientifique dont le sommaire n'est pas susceptible d'être modifié. Admettons qu'il s'agisse là d'une matière dans laquelle vous êtes passé maître, que vous enseignez, à laquelle même vous avez peut-être consacré une partie de votre vie et qu'enfin vous aimez. Mais il y a trente sujets à traiter. Imaginons qu'il s'agisse par exemple de médecine légale ou de psychiatrie. Allez-vous soutenir que vous connaissez les trente sujets aussi bien ? Que chacun des trente vous passionne ? Que tous vous sont aussi familiers ? Non, n'est-ce pas !

Alors ce qui va se passer sera toujours la même chose : Vous aller traiter une partie des questions de façon magistrale, une autre plus ou moins bien. Enfin, sur des sujets qui ne vous intéressent pas, vous allez bafouiller et, peut-être, parfois, direz-vous des sottises.

Dans un ouvrage dont je demande la permission de ne pas citer le titre pour enlever à ce que je dis tout caractère de polémique personnelle, trois auteurs, parmi lesquels l'un des plus grands noms de notre médecine légale actuelle, distinguent l'« inversion-vice », de l'« inversion-maladie ». Voici ce qu'ils disent :

« L'« inversion vice » disparaît à volonté et ne s'accompagne jamais d'aversion hétérosexuelle. Dans certaines psychoses on peut observer une inversion épisodique. (Démence sénile, P.G. etc.).

## CORYDON CHEZ DIAFOIRUS

• L'inversion sexuelle vraie ou uranisme apparaît dès l'adolescence. Le sujet est conscient de l'anomalie de ses désirs. Ses actes s'accompagnent des symptômes que l'on observe pour tous les actes morbides de dégénérés. (Obsession, angoisse, remords).  
• Le plus souvent, il s'agit de pédérastes passifs ayant même une pudeur homosexuelle. •

Je trouve, pour ma part, très triste cette lourde incompréhension qui a fait tant de mal à tant d'innocents. Je lui préférerais des injures. Il n'est que trop évident que ce que les auteurs prennent pour un malade c'est un refoulé au sens le plus vulgaire du terme. L'homme qui souffre assez de la faim pour envisager de voler la boulangère se prêtera parfaitement à la même description. Il y a le voleur né vaguement pervers et kleptomane et le type qui meurt de faim.

Toute cette ragougnasse à la sauce scientifique procède d'une seule et même idée qui a, du reste, le tort d'être une ânerie : l'idée que l'homophilie est une maladie comme la peste ou la vérole. Et rien de tout cela n'est vrai.

Du temps qu'elle était encore faible et craintive, la morale dont nous souffrons a commencé par s'élever contre un instinct qui, bien que général, était jugé néfaste parce qu'il nuisait aux lapinières. Plus tard on en a fait une anomalie. Ça nous est venu sous Constantin et, peu après, c'est devenu un crime religieux. Les diables cornus du moyen-âge n'ont pas cessé de présider aux ébats homophiles de l'époque. Ils tenaient la chandelle. Puis, quand la défroque de ces diabolotins eut été remise au magasin des accessoires, le crime religieux est devenu un crime civil. Ça n'était déjà pas bien drôle, mais ce qui l'est bien moins encore, c'est que, les mœurs s'humanisant, l'homophilie est en passe d'être récupérée par Diafoirus.

Non vraiment ! Qu'on pendre les homophiles. Qu'on les brûle ! Qu'on les hache ! Mais, de grâce, qu'on leur épargne au moins la honte de figurer, dans les traités de pathologie entre le néo du col et l'ascite essentielle des jeunes filles ! Ce n'est pas là leur place.

## TROIS CENT MILLIONS DE CLIENTS SERIEUX !

On ne demande pas à une idée d'être vraie mais seulement d'être reçue et, peut-être, après tout, le génie ne consiste-t-il qu'en une aptitude à remettre en question les certitudes acquises. (« Il faut toujours tout remettre en question », disait Gide. Evidemment un homophile doit en savoir quelque chose !).

Il est évident que les illustres auteurs du livre que je viens de citer n'ont pas discuté un instant l'idée que l'homophilie était une anomalie. Quiconque ne vit pas comme eux est, à leurs yeux, un phénomène et quiconque passe ses nuits autrement qu'en bonnet de coton au côté de sa femme doit recevoir un traitement médical.

Il n'est que temps de chercher la merveilleuse petite piqûre. Nous venons de voir qu'elle figurait dans l'arsenal thérapeutique d'un des labos les plus sérieux.

Or l'homophilie n'est une anomalie aux yeux des auteurs que parce qu'ils sont nés dans un temps et dans un pays où la femme et son lit de milieu font partie des convenances. Paul Reboux, paraphrasant La Rochefoucauld, s'est amusé à retourner quelques-unes des maximes qui restent ainsi tout aussi vraies. Eh bien, sans être Paul Reboux, je vais vous dire ce qu'auraient écrit, dans un autre temps ou dans un autre pays, nos très scientifiques auteurs. Si l'on considère, par exemple, que la très grande majorité des musulmans souffre d'inversion-vice ou d'inversion-maladie, il n'est peut-être pas inutile de souligner un point de vue qui pourrait être celui de trois cent millions d'individus !

• L'hétérosexualité-vice disparaît à volonté et ne s'accompagne jamais d'aversion homosexuelle. Dans certaines psychoses, on peut noter une hétérosexualité épisodique (Démence sénile, P. G. etc...).

• L'hétérosexualité vraie apparaît dès l'adolescence. Le sujet est conscient de l'anomalie de ses désirs. Ses actes s'accompagnent des symptômes que l'on observe pour tous les actes morbides des dégénérés (obsession, angoisse, remords). Le plus souvent il s'agit de débauchés actifs ayant même une pudeur hétérosexuelle. •

Vous prenez ceci pour un jeu ? Libre à vous. Mais n'oubliez pas que, dans toute l'antiquité, (et non pas seulement en Grèce) la débauche, c'était la recherche des femmes pour le seul plaisir.

### A PARLER SANS SAVOIR ET RAISONNER DE TOUT...

Il y a de grands savants qui font des découvertes. Il y en a de moins grands qui ratiocinent sur les trouvailles des autres. Enfin, il pleut sur le monde une foule de scientifiques à dix-neuf sous qui tiennent absolument à bavarder sur des sujets dont ils n'ont pas la moindre idée.

Qu'on demande donc aux médecins de s'occuper de la typhoïde ou du Kala-Azar, du Sodoku ou de la fièvre pourprée des Montagnes Rocheuses. C'est leur affaire. Mais, pour Dieu ! qu'ils laissent en paix les homophiles quand ils ne les connaissent pas !

Trop de gens écrivent à ce sujet des inepties, bien moins par malveillance que par j'menfichisme et par défaut d'information. Tout leur talent consiste à traduire dans un style médical ce qu'ils ont toujours entendu autour d'eux. En fait, ils se désintéressent de l'homophilie. Ça leur est égal. C'est un problème qui ne leur est rien, dont ils se moquent et auquel ils n'ont jamais réfléchi sérieusement. Mais ils veulent en parler quand même, persuadés que le diplôme de Docteur en Médecine leur a conféré une univer-

## CORYDON CHEZ DIAFOIRUS

selle compétence, leur donne le droit de trancher sans appel « de omni re scibili » et qu'on ne saurait avoir décroché sa dernière clinique et sa thèse sans posséder de l'esprit, sans doute, et du bon goût, à parler sans savoir et raisonner de tout...

Pour traiter de l'homophilie, le titre de Docteur en Médecine vaut à peu près ce que vaut, sur le même sujet, un titre de marquis. Je serais ravi d'être marquis mais je ne crois pas que ça m'aiderait beaucoup à comprendre André Gide.

## ABUS DE CONFIANCE

A dire le vrai, je ne sais rien de plus agaçant que l'abus d'un titre ou d'un diplôme. Ce sont toujours les mêmes qui se mettent à l'abri derrière leur peau d'âne pour caser en douce au lecteur honnête leurs petites idées personnelles; mais, ici parvenu, je me demande si les homophiles ont bien lieu de s'en indigner.

Car enfin, ils ne sont pas les seuls ! Et, puisque nous nous en tenons aux médecins, reconnaissons donc que les petites manies de certains d'entre eux sont, au demeurant, plus plaisantes que diaboliques.

Pendant la dernière guerre, un toubib nantais que personne n'avait jamais accusé d'avoir inventé la poudre, découvrit, dans le silence de son cabinet (ses malades lui laissaient des loisirs), que le salut de la patrie résidait dans l'arrachement des pieds de vigne. D'autres en veulent au tabac, à l'aluminium ou à la psychanalyse. Et vous voudriez qu'il ne s'en trouvât pas pour déraisonner sur les homophiles ! C'est trop demander.

J'ai cité tout à l'heure l'opinion d'un incontestable savant. J'ai eu l'honneur d'être jadis son élève. C'est un homme aimable et bienveillant. Il serait vain de chercher chez lui quelque chose de la rage primaire qu'un quelconque idiot réserve aux homophiles. Simplement, ce grand maître de la Médecine Légale se moque éperdument de l'homophilie et des homophiles. Je répète ce que j'ai dit : il n'y a pas assez pensé. Et, en écrivant ceci, je n'ai vraiment pas conscience de parler mal de lui.

J'en veux un peu plus au médecin du coin de prendre parti contre tout un peuple dont il ne sait rien. Comme homme, je lui reconnais ce droit. L'abus de confiance commence quand il vient nous exhiber son diplôme, et les trois traités qu'il a lus ne lui confèrent là dessus aucune compétence spéciale. Il parle sans savoir et il cache sa nullité derrière le paravent le plus commode qu'il ait trouvé. Ceci n'est ni digne ni respectable ni sérieux. Le plus méprisable des truqueurs de Montmartre en sait sur l'homophilie dix fois plus que lui et, si nous voulons nous documenter, allons de préférence trouver le truqueur. Car, pour ce qui est du bon docteur Machin, il n'y entrave que poulc. Ses croyances religieuses, ses sentiments, son éducation, passeront toujours pour lui avant le souci de la vérité et l'on citerait des centaines d'exemples de l'impardonnable bêtise de certains médecins sur ce sujet !

## SI MORALE POUVAIT ! SI MEDECINE SAVAIT !

Quand un médecin aux circonvolutions cérébrales pas tellement frisées découvre qu'il faut traiter les fièvres éruptives par les valses de Chopin (mais non, ce n'est pas une blague, je le connais), ses confrères se contentent de sourire.

Malheureusement, l'affaire est, pour les homophiles de beaucoup trop d'importance pour qu'ils prennent à la légère ce que disent d'eux des ignorants, des imbéciles ou des esprits à systèmes. C'est que là où personne ne proteste, le premier venu peut raisonner comme un tambour sans le moindre inconvénient. C'est parce que l'homophilie a longtemps été hors d'état de résister à la marée montante des sottises qu'on s'en est un peu partout donné à cœur joie.

Est-ce parce que l'échec de la morale occidentale est évident qu'on veut refiler les homophiles à la médecine ? Je ne sais, mais, pour l'instant, la passion de bavarder à tort et à travers sur le cas des homophiles m'a tout l'air de tourner au fléau et il y a belle lurette que sont dépassées les géniales trouvailles de Tardieu qui notait ce que vous savez !

Anatole France disait déjà avec une assez triste ironie : « Il faut renoncer à savoir, mais il ne faut pas renoncer à juger... ».

Parce que, n'est-ce pas, si on attendait de savoir pour se faire une idée...

# SOLITUDES

par

FRÉDÉRIQUE LORRAIN

Clarisse s'étendit dans l'ombre. Ses talons fatigués cherchaient avec volupté la fraîcheur du drap. Le linge sentait le foin et la lavande, car on plaçait toujours un sachet de ces essences dans l'armoire. Elle murmura :

• Bonsoir, Christine... •

Christine ne répondit que par un grognement indistinct. Elle avait la surprenante faculté de s'endormir aussitôt après avoir posé sa joue sur l'oreiller. Clarisse la suspectait fort d'avoir soigneusement cultivé cette tendance, afin de mieux la fuir, de lui échapper plus vite. Elle étendit son bras pour entourer les épaules de Christine, pour tenter de faire reposer la tête de son amie le long de son cou, mais la jeune femme était déjà détournée, enroulée dans son indifférence, et sa respiration calme rythmait l'ombre de la chambre. Etouffant, afin de ne pas la troubler dans son sommeil, le soupir qui lui montait aux lèvres, Clarisse ramena son bras avec précaution.

Il lui faudrait attendre cette nuit encore — étendue sur le dos, yeux grand ouverts sur la nuit, bien à plat, avec toutes ces images de Christine — et son désir.

Christine perdue, lamentable, rencontrée un soir, avec son petit imperméable noir, son bérêt détrempé sur ses cheveux ruisselants, collés par la pluie le long de ses joues. Christine, son front dur et buté, ses yeux d'acier poli, et les gouttes de pluie qui coulaient sur son front, dans ses yeux...

Christine misérable, sans espoir, cherchant l'espoir dans la rue sombre, attendant peut-être l'aventure, et la fuyant pourtant.

Sa Christine, au passé secret, et déjà sienne, pelotonnée dans le pyjama trop grand, lovée au creux du fauteuil écossais, ses pleurs inexplicables mêlés aux gouttes d'eau qui coulaient de ses cheveux sur ses joues marbrées, jusque dans la tasse fumante qui tremblait dans ses mains. Sa Christine... si faible, si touchante, si pitoyablement ridicule que c'était en riant, avec l'envie de pleurer, que Clarisse lui avait ôté la tasse des mains et avait posé ses lèvres sur les lèvres gonflées de pleurs et de pluie.

Pourquoi Christine était-elle restée après cette nuit ? Clarisse l'avait gardée comme son bien et sa chose — et Christine était

restée. Froide, dure, lointaine — obéissante et calme.

Clarisse connaissait tous les visages que Christine lui opposait comme des masques. Un masque, le visage doux et froid de tous les jours, avec ses yeux qui ne posaient jamais de questions — également, le visage buté, impénétrable, glacial qu'elle prenait si Clarisse — au début, car bien vite elle avait appris à ne plus l'importuner de mots — si Clarisse lui voulait dire son amour.

Et si Clarisse la prenait dans ses bras, le visage fondu aux traits brouillés, aux yeux obstinément clos, qui venait recouvrir le visage tendu et habituel comme si soudain une grande marée l'emportait, était-ce encore un masque ? Le visage de l'amour, lèvres écartées et mordues, sourcils levés comme étonnés, avec cette ride profonde verticale, qui se creusait au milieu du front — un masque aussi ?... Et ensuite, quand elle dormait contre son amie qui la regardait avidement et se demandait « Qu'y a-t-il donc derrière ce visage ? Derrière ce front bombé, ces yeux gris, cette peau pâle et fine et tendue ? Quelles pensées, quel cœur, quels regrets, quelle haine, quels espoirs ? Ou bien, rien — le vide ?... »

Maintenant que la respiration régulière lui annonçait que Christine dormait vraiment, Clarisse avait fini son attente. Elle alluma la lumière et penchée sur la jeune femme, elle pensait que dans une chambre calme, la nuit, il peut se passer tant de choses entre deux êtres dont l'un cherche passionnément à comprendre, à aimer, à percer le mystère de l'autre qui, en dernier recours, s'est réfugié dans son rêve...

Et soudain la solution fut là, claire, précise — et Clarisse se demanda comment elle ne s'était pas imposée plus tôt. C'est dans ce rêve qu'il faut descendre, c'est là que l'on trouvera la vraie Christine, puisque c'est dans son rêve qu'elle fait tenir sa vie — et que sans méfiance, elle est maintenant sans défense.

Clarisse fixait toujours le visage de Christine. Et voilà que ce visage se détachait du lit, semblait flotter, semblable à une nuée grisâtre, indécise, qui maintenant se déformait, s'étirait, devenait monstrueuse, comme ces épreuves photographiques à longue pose dont le sujet a bougé. Pour finir, il disparut complètement, se dissolvant en un brouillard qui recouvrit Clarisse, Clarisse seule, désarmée, le cœur étreint d'une vague angoisse...

Enfin, dans ce brouillard irréel, Clarisse distingua les phares d'une voiture qui s'approchait rapidement, se dirigeant droit sur elle. Elle n'eût que le temps de faire un saut de côté. La voiture, un vieux taxi du modèle des G.7, brinquebalant et cahotant en silence, continua son chemin et Clarisse se sentit envahie d'un grand froid... Elle n'avait pas eu le temps de distinguer qui conduisait, mais au fond sur les coussins défoncés, elle avait bien reconnu Christine. Une Christine toute changée, radieuse, légère, les yeux pétillants, les mains ouvertes sur les genoux comme pour une offrande...

L'automobile ne s'était pas arrêtée et pourtant, sans avoir la sensation de marcher, Clarisse restait à la hauteur de la vitre, par laquelle elle pouvait voir son amie. Elle essayait de parler, de

frapper à la portière, afin que Christine la vit, mais celle-ci continuait à sourire et n'entendait, ne remarquait rien. Ses cheveux répandus sur ses épaules, ses yeux gais, sa robe légère la faisaient encore plus belle. Elle paraissait plus jeune, plus fragile, mais sûre d'elle, libérée. Clarisse maintenant criait, martelait la vitre de ses poings crispés, mais elle-même n'entendait pas sa voix, ne sentait pas la résistance que l'obstacle eût dû lui opposer. Entre Clarisse et Christine, il semblait y avoir bien plus qu'une plaque de verre. On les aurait crues séparées par un épais mur de glace, ou mieux, une nappe d'eau vive, transparente et insensible. Bien plus encore : par la joie de Christine, par le sentiment qui maintenant envahissait Clarisse de son abandon, de son inutilité...

Le vieux taxi rouge et bleu s'arrêta, et il sembla soudain très lointain à Clarisse. La porte s'ouvrit, mue par une main invisible, et Christine en descendit. Elle prit, du bout des doigts, appui sur l'air devenu limpide, et s'avança, comme si elle marchait sur un tapis de roses. Une grâce que Clarisse ne lui connaissait pas l'habitait, qui ne l'avait jamais animée. Clarisse tendit les mains vers elle, l'appela... Christine continuait sa marche dansante et triomphale, accompagnée de chœurs que l'on n'entendait pas. Elle fut tout près de Clarisse, la frôla imperceptiblement, la dépassa...

.....  
 Quand Christine s'éveilla le lendemain matin, sa première sensation fut qu'elle était bien et qu'elle voudrait ne jamais plus bouger.

Puis elle nota qu'il n'y avait pas ce matin sous sa joue la chaleur d'une épaule, ni tout au long de son corps le contact habituel d'un autre corps. Sans ouvrir les yeux, elle étendit la main et ne sentit que le froid du drap là où aurait dû battre le cou, la sécheresse de l'oreiller froissé là où aurait dû vivre un visage. Alors avec un soupir de soulagement, elle ramena sa main et se blottit encore plus étroitement au creux des couvertures. Elle ne fut plus que joie, délivrance, printanière comme le lui suggérait le soleil qui entrait timidement dans la chambre. Elle ne se levait pas, elle ne cherchait pas. Elle savait que Clarisse n'était pas là, qu'elle ne serait nulle part dans l'appartement ni nulle part ailleurs, que sur la serrure, Christine trouverait la clé tournée à l'intérieur comme elle l'avait laissée la veille. Elle le savait, sans chercher d'où lui venait cette certitude, ni cette surprenante légèreté, ce calme, cette joie, cette grâce qu'elle mettait dans ses moindres mouvements. Et soudain elle ouvrit les yeux tout grands, se redressa, et ses doigts vinrent étouffer sur ses lèvres un cri d'angoisse et d'horreur.

Car elle se souvenait maintenant. Cette paix, ce bonheur détendu, tout ce qui ce matin la faisait si différente et si sûre d'elle-même, elle les avait déjà connus cette nuit dans son rêve. Dans son rêve, où Clarisse n'existait pas.

.....  
 FRÉDÉRIQUE LORRAIN.

# RODRIGUE BORGIA

*par*

S.-H. ARNAUD-LEFOULON

Il m'a fallu une très longue conférence pour évoquer l'étonnante figure de Rodrigue Borgia, qui monta sur le trône de Saint-Pierre sous le nom d'Alexandre VI. Aussi ne me serais-je pas aventuré à faire un « digest » de cette existence tumultueuse, dans les limites forcément étroites d'un article, si je ne m'étais aperçu qu'en détachant quelques paragraphes, on pouvait obtenir, à défaut du portrait officiel, un croquis très vivant.

Sous son trait superficiel, dont le seul mérite est l'authenticité, ce croquis évoque la silhouette de celui qui sut être à la fois un grand seigneur fastueux, un pontife habile, un père de famille ambitieux, aimant jusqu'à l'inceste, un assassin prudent et un homophile entreprenant.

Il eut la chance première de vivre une époque à sa taille. La sympathie que j'ai pour cette Renaissance italienne m'incline toujours à l'indulgence. Tant de trésors s'étaient, se disputent, s'arrachent ! On ne sait jamais où finit la parade et où commence le combat. Les marbres s'entassent et les Princes surgissent, les charges se vendent, les biens se pillent. Le crime est absous si le triomphe le justifie. La fourberie n'est qu'un moyen, la cruauté une loi.

Rodrigue de Borja naît à Jativa, en Espagne, d'une famille de bonne noblesse, prétendant descendre d'un bâtard de Don Ramire d'Aragon. C'est dans cette petite ville qu'il passe sa jeunesse, jeune garçon brun et robuste, partageant son temps entre les jeux violents et les leçons des astrologues maures, nombreux dans la ville.

A douze ans il tue d'un coup de poignard dans le ventre un garçon de son âge. Drame trouble et inexpliqué.

« ...Il est vrai, ajoutent les chroniqueurs de l'époque comme circonstance atténuante, que ce garçon était de condition inférieure. »

Son oncle, Alphonse de Borja de Torreta de Canals y de Borja Valence, cardinal romain, s'institue son protecteur. Rodrigue accourt à Rome et n'en partira plus.

Il a dix-sept ans... Voilà comment le voient ses contemporains :  
« ...Il est beau. Il a le regard gracieux et gai, l'élocution ornée et douce... »

« ...Il se sent excité merveilleusement à l'amour et attiré plus que le fer par l'aimant. »

On le dépeint : « ...plein de sève et de vie... L'aspect élégant et le regard royal... »

Il s'installe au palais du cardinal de Valence avec ses filles et ses mignons. Rapidement il prend un empire considérable sur son oncle et ne doute pas que celui-ci sera pape. La prophétie de Saint-Malachie semble le désigner. La devise « Bos pascens », qui s'applique au prochain vicaire du Christ, dans la liste prophétique, semble si bien concorder avec les armes des Borja d'Espagne, devenus Borgia à Rome !... « d'or au bœuf passant de gueules, terrassé de sinople »...

Et c'est en effet ce qui se produit.

Alphonse de Borja prend le nom de Calixte III. Rodrigue, son protégé, devient à vingt-cinq ans notaire apostolique, doyen de Santa-Maria de Jativa et cardinal romain au titre de San Nicolo in Carcere.

Calixte III disparaît bientôt. Mais Rodrigue est désormais assez fort pour jouer son jeu tout seul.

En vain le nouveau pape, Pie II, se scandalise-t-il doucement de sa conduite :

« ...Toi, fils aimé, chancelier de l'Eglise, tu es la fable du jour... Est-il convenable à ta dignité de jouer au séducteur... et tout le jour de ne penser qu'aux diverses formes de la volupté ? »

On lui reproche déjà de recourir, pour séduire, aux sortilèges de la Haute Magie, d'avoir un alchimiste qui lui prépare des philtres et, bientôt, dira-t-on, des poisons.

Combien a-t-il eu exactement d'enfants ?... Les historiens sont arrivés à lui en attribuer huit, considérés comme certains.

Mais les attaques contre les mœurs de Rodrigue ne le gênent pas. Il manœuvre, soudoie, achète.

En vain prétend-on qu'il a fait un de ces célèbres pactes avec le Diable, dont la Renaissance fut si friande.

Qu'importe ! Au conclave de 1492, il est élu Pape sous le nom d'Alexandre VI.

Saint-Malachie l'avait bien annoncé. La légende « Bos Albanus in Portu ». Toujours le bœuf héraldique des Borgia et justement Rodrigue avait reçu les titres de Cardinal d'Albe et de Porto-Ercole.

Les pamphlétaires se déchainent. La légende des maléfices des Borgia s'édifie. A Florence, Alexandre VI trouve un rude adversaire : Savonarole.

Celui-ci, du haut de la chaire, dans sa robe blanche de Dominicain, fustige ses concitoyens :

« ...Votre vie se passe toute au lit, sur les promenades, dans les

commérages, les orgies et la débauche... Votre vie est une vie de porc !... Malheur à vous ! »

En 1497, l'assassinat de Juan Borgia, jeune fils favori du Pape, porte à Rodrigue un coup, dont il ne dissimule pas la cruauté :

« ...Nous aurions volontiers sacrifié sept tiars pour le ramener à la vie. C'est pour nos péchés que Dieu nous a envoyé cette épreuve, car le duc ne méritait pas une mort si horrible et si mystérieuse... »

Un soir, à l'issue d'un festin, il est parti à cheval, prenant en croupe un jeune garçon masqué... Il s'est enfoncé dans les ruelles sombres de la ville. Le surlendemain son corps est repêché dans le Tibre.

A Florence, Savonarole redouble la violence de ses attaques contre l'entourage du pape.

« ...Ce prêtre couche avec sa concubine... cet autre avec un garçon... et le matin va dire sa messe... La punition s'apprête !... La Sodome, la Gomorhe sera châtiée !... »

La patience d'Alexandre est à bout. Savonarole est arrêté, jugé, condamné, brûlé après pendaison.

C'est l'époque des grands fastes.

Les enfants pontificaux sont à l'apogée de leur destin.

Lucrèce, débarrassée de son mari Sforza, qui aimait trop les pages, a réussi à prouver sa virginité pour épouser le bel Alphonse d'Aragon, prince de Bissegli.

César, ex-cardinal détroqué, va épouser en France Charlotte d'Albret, qui passe pour la plus belle fille de France.

Il est accompagné d'une caravane royale, couverte d'or. Les chevaux sont ferrés d'argent. César s'avance au milieu de seize pages à cheval, dont quatorze en costume de velours cramoisi et deux vêtus de drap d'or frisé.

« Il faut penser, dit la foule, que ce sont ses deux mignons pour être plus braves que les autres. »

Quant au pape d'après les contemporains :

« ...Il rajeunit de jour en jour ! »

Le chroniqueur Guichardin peut écrire d'Alexandre en 1502 :

« ...Il était fort sensuel touchant les deux sexes, entretenait publiquement femmes et garçons, et il excéda en cela toute mesure, au point que l'opinion commune jugea qu'il connut Mme Lucrèce, sa propre fille, envers laquelle il eut un amour tendre et sans bornes. »

Et le voici au seuil de la vieillesse, partagé entre ses pratiques de magie, ses devoirs de souverain-pontife et ses plaisirs intimes.

Voici ce qu'écrit le florentin Vespucci, ami de Machiavel :

« ...Il a doublé les gardes du palais. On ne peut plus l'aborder. Il proscrit de plus en plus. A qui, il enlève ses biens, à qui, la vie. Il envoie tel autre en exil, tel autre aux galères... et cela sans raison, ou presque.

## RODRIQUE BORGIA

« Les bénéfices sont ici plus à vendre que les melons... Le pape a toujours son troupeau illicite... en sorte que le palais est devenu le lupanar de toute ordure. »

Son indulgence, il ne la garde que pour son fils César, le plus beau des Borgia. Celui-ci se détend en faisant lâcher des condamnés à mort dans la cour du palais et en les abattant à coups de flèches, tandis que les malheureux tourbillonnent, affolés, entre les murs.

Aux fêtes du carnaval on le voit danser avec un comédien déguisé en femme. Et, comme le baron Savelli écrit sur lui un pamphlet, César, à défaut de l'auteur qu'il ne peut atteindre, s'empare de deux de ses amis. Le premier a la langue et la main tranchées. Le second est jeté dans le Tibre.

« Le duc, déclare le pape, est bon homme, mais ne sait pas supporter les offenses. »

Dans ses soixante-dix ans, Alexandre VI se montre à tous alerte et joyeux, comme si quelque élixir de jeunesse le maintenait dans les excès et le mouvement emporté de la vie.

Incessantes contradictions de cette vie. Il peut, après avoir plié à ses caprices de jeunes favoris — dont certains sont parfois de grande famille — ordonner l'évangélisation du Groënland ou l'envoi de missions au Congo. Il peut également financer une œuvre religieuse, ou une entreprise glorieuse, avec les taxes des maisons de plaisir qu'il possède au Campo-Marzo.

A la pentecôte de 1501, il fait prosterner devant lui de longues files de prélats, de prêtres et de religieux, qui baisent la terre à ses pieds; mais, dans le même temps, au grand dépit de son cérémoniaire, il autorise son bouffon, Gabrielezzo, à faire des grimaces dans son dos, à prêcher et à bénir à sa manière.

Un cardinal écrit, avec une tolérance assez rare :

« ...Il se montra si grand en toutes choses, qu'il eut été un très grand prince, si les vertus n'eussent été étouffées sous des vices nombreux. »

On met à son compte une hallucinante liste de crimes ou d'empoisonnements intéressés.

Il en est ainsi, par exemple, pour la mort du riche et avide cardinal Ferrazi. Son favori, d'une beauté célèbre, Sébastien Pinzoni, fut soupçonné de l'avoir empoisonné pour le compte du pape. Ce qui est certain, c'est qu'il ne fut pas inquiété et qu'il partagea les biens considérables du cardinal homophile avec les caisses d'Alexandre VI.

Pendant l'été de 1503, une épidémie de malaria devait mettre fin à ce règne.

Tandis que le Pontife délire, l'imagination du peuple se déchaîne.

On raconte qu'en mourant il supplie :

« Je viendrai, je viendrai !... C'est juste ! Attends encore un peu ! »

L'explication donnée est que le fameux pacte, signé avec Lucifer,

ne lui accorde la papauté que pour onze ans contre le prix de son âme. Or, il a dépassé cette durée de plusieurs jours.

On raconte ailleurs, qu'un chien . inquiet et sans repos , erre à travers le palais... une incarnation de Satan !

On raconte que sept démons se sont manifestés dans la chambre du moribond. L'un d'eux s'enfuit sous la forme d'un singe. Un cardinal ayant réussi à s'en emparer, Alexandre a supplié : « Lâchez-le !... Lâchez-le ! »

On raconte qu'après sa mort son corps se mit à bouillir, sa langue à écumer, qu'il enfla à tel point : « que de la largeur et de la longueur on ne voyait pas la différence ».

Pour terminer sur une note plus positiviste, à peine la mort proclamée, le fils bien-aimé César, se présenta au cardinal-trésorier et exigea de lui les clefs des coffres, sous peine de le défenestrer.

S. H. ARNAUD-LEFOULON.

# PRÉCISIONS

par

GIORGIO PUNZO

J'ai beaucoup apprécié l'intérêt manifesté par *Arcadie* pour mon étude sur le concept de l'homosexualité, publié à Naples dans les « *Quaderni di libera analisi* » (1). Libérer les minorités sexuelles de l'aviilissement où on les tient, c'est participer à la lutte pour la liberté.

Toutefois en dépit de mon adhésion de principe à l'esprit qui anime cette revue, je dois dire que par « *minorité sexuelle* », je ne puis entendre autre chose que l'ensemble de ceux que j'ai appelés des « *pseudo-morphiques* », c'est-à-dire les sujets chez lesquels se manifeste une façon féminine de sentir en connexion avec une structure générale masculine, et vice-versa.

Ainsi, tout en approuvant les buts que se propose cette revue, je ne puis opiner quand cette même revue, par *minorité sexuelle*, entend celle des « *homophiles* », car par là, on confond des phénomènes psychologiques tout à fait disparates, confondus ensemble depuis un siècle sous le nom d'homosexualité par la science officielle et que personnellement j'ai essayé de distinguer les uns des autres, dans mon ouvrage cité plus haut.

Si on examine toutes les erreurs accumulées par la traditionnelle sexologie sous le thème d'homosexualité, on se rend compte que ces erreurs viennent de la confusion de phénomènes disparates, et non d'une vue erronée de chacun des phénomènes pris en soi. Il en va de même pour le concept « *d'homophilie* ». L'exposé et la défense des phénomènes sont valables en soi, insoutenables quand on les range tous sous la même étiquette. La définition de « *minorité sexuelle* », si elle est valable pour les « *pseudo morphiques* », ne peut pas l'être pour les vicieux et les névrosés : ces derniers ne pourront jamais représenter une *minorité sexuelle*, du fait même qu'ils constituent les éléments « *vicieux* » ou « *névrosés* », d'une des deux majorités sexuelles. Il s'agit alors d'individus qu'on doit entreprendre non pas de défendre, mais de soumettre à la norme par la force d'une répression disciplinaire

---

(1) *Libera analisi*. 450 F. Tome I, tome II.

ou par la médecine. Ce même concept de minorité sexuelle n'est pas davantage applicable aux « éroto-pédagogues ». L'homme, dont la vie s'oriente comme une mission — son monde affectif étant un reflet de cette orientation, ne peut en aucune façon constituer un élément de minorité sexuelle. Il est un vrai et authentique mâle, et il aime les garçons, non en tant que mâle désirable par la femme, mais comme partenaire parfait d'un amour ressenti avant tout comme vocation de toute une vie.

C'est pourquoi je suis convaincu que, si une lutte doit être entreprise contre les diverses incongruités lancées par la sexologie traditionnelle et contre les maléfices que la « justice », inspirée par ces incongruités, perpétue chaque jour, cette lutte doit être un effort pour distinguer les phénomènes confondus sous le nom d'homosexualité ou d'homophilie et aucunement un combat pour la défense d'une « homophilie » indéterminée. Cette dernière est aussi peu susceptible de défense que n'est valable la condamnation morale ou psychologique que la traditionnelle sexologie tente de faire peser sur le concept indéterminé « d'homosexualité ».

Par suite, il faut tout d'abord travailler à distinguer ce que durant un siècle l'ignorance et le conformisme ont confondu au nom de la science, et c'est seulement dans un second moment que l'on pourra établir une défense des phénomènes qui ne peuvent être condamnés en masse, ou du fait de l'intrinsèque valeur que souvent ils atteignent, ou parce que faits naturels que l'on doit accepter pour ce qu'ils sont.

Aucune discussion ne me semble possible en ce qui concerne le vice et l'infirmité qui doivent être combattus ou soignés. La défense concerne le pseudo-morphisme sexuel, et « l'éroto-pédagogisme ». Mais là aussi il faut distinguer, car, pour le pseudo-morphisme il s'agit de revendiquer une égalité pour une minorité sexuelle opprimée, tandis que pour les éroto-pédagogues, il s'agit de lui redonner ses lettres de noblesse, sur des bases historiques et scientifiques, en faisant valoir que le rapport érotique n'est pas le même pour tous les hommes, mais varie selon de réels et authentiques processus affectifs, tous également riches de puissants efforts humains.

Je suis convaincu que tant que les pseudomorphiques ne renonceront pas à s'apparenter aux grands maîtres-amants, pour se revêtir de leurs dépouilles, et que les classiques amateurs de garçons ne seront pas persuadés que leur mode d'aimer n'a rien à voir avec l'inversion sexuelle, absolument rien ne pourra être fait pour se libérer de l'esclavage moral et de la confusion extrême des idées dans lesquelles la sexologie théologico-clinique tient dans ce domaine assujettis les esprits depuis un siècle.

Ce sont les pseudo-morphiques qui doivent poser en termes clairs leur problème : « Nous sommes des témoins de l'intersexualité théologique. Psychiquement, nous sommes femmes, bien qu'en

## PRÉCISIONS

apparence nous soyons hommes, et vice-versa. Cette condition biologique congénitale n'a rien à voir avec le vice qui fait qu'un mâle a des rapports avec un autre mâle, ni avec la psychopathologie, qui fait qu'un homme véritable sent en femme, et vice versa. Nous sommes les témoins de deux formes sexuelles intermédiaires existant naturellement; contre lesquelles par suite, aucune loi humaine n'a le droit d'agir. Notre apparente homosexualité est en réalité une hétérosexualité. Nous revendiquons notre droit à vivre ce que nous sommes dans la limite des droits imprescriptibles de la morale, et nous ne sommes plus disposés à supporter que notre condition naturelle soit confondue avec le vice et la corruption. »

Ce sont également les sujets du type éroto-pédagogique qui doivent bien individualiser leur problème : « Nous sommes d'authentiques hommes pour qui la féminité est à la fois incolore, et insipide, se révélant absolument inadéquate à notre idéal érotique, basé sur un panorama de vie spirituellement instructif. Nous trouvons notre idéal réalisé chez le garçon beau d'âme et de corps, et pour lui nous éprouvons un enthousiasme érotique. Nous ne sommes plus disposés à supporter que notre érotisme, reflet de notre personnalité, et seul apte à nous donner une vie harmonieuse, soit confondu avec ces formes de corruption par lesquelles, l'homme se tourne sexuellement vers l'adolescent sous la poussée d'une libido effrénée. De même nous ne sommes plus disposés à supporter que notre condition d'intègre virilité soit encore confondue avec le phénomène de l'inversion sexuelle. Ce fut là la plus colossale confusion qui ait jamais été formulée au nom de la science pour donner corps à un préjugé. Nous exigeons que notre mode d'aimer, riche d'une glorieuse histoire d'œuvres humaines, soit respecté et honoré en se soumettant aux principes imprescriptibles de la morale. »

Il me semble que tels doivent être les termes précis par lesquels les amateurs socratiques peuvent revendiquer le droit à la reconnaissance de leur mode d'aimer, tout comme les pseudo-morphiques peuvent revendiquer l'égalité de droit pour leur condition sexuelle de minorité, toujours, bien entendu, pour les uns comme pour les autres, dans les limites de la morale à laquelle nous sommes tous soumis.

C'est pourquoi il est dommage qu'*Arcadie*, née pour la revendication de causes justes, glisse parfois dans son homophilie tout ce que la sexologie traditionnelle met dans son homosexualité, ce qui revient à affaiblir de solides positions. De fait, c'est dévaloriser l'amour socratique que de l'assimiler à l'efféminement, au vice et à la psychopathologie, et c'est rendre ridicule et méprisable les pseudomorphiques que de les rapprocher abusivement des amateurs socratiques et d'une façon imméritée des vicieux et des malades, et ce qui est pire, c'est de laisser croire, implicitement, que la corruption est parfois défendable.

Tout ceci il faut le dire, *Arcadie* ne doit pas oublier son but qui est de défendre le droit de la minorité pseudo-morphique et, tout à fait indépendamment, de faire reconnaître la valeur de l'amour socratique, absolument distinct de tout phénomène d'inversion auquel une aberration soi-disant scientifique l'a arbitrairement assimilé depuis un siècle. Toute forme d'homosexualité comme vice et d'homosexualité comme psychopathologique doit être soigneusement séparée de ces deux modes autonomes de sentir que sont le pseudo-morphisme et l'amour socratique. C'est seulement en maintenant rigoureusement ces distinctions que pourront être résolues toutes les difficultés.

GIORGIO PUNZO.

(Traduit de l'italien par JACQUES REMO.)

---

---

## VENNEN

*Revue du Danemark et de la Scandinavie*

Parution mensuelle

Photos - Dessins

(articles en danois, allemand, anglais)

Abonnement : 1 an 2 000 F. F. (P. O. Box 809 Copenhague O.)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

# LE JUGEMENT AVANT-DERNIER

d'ODETTE DE MOURGUES (1)

## CRITIQUE

de

SIMONE MARIGNY et CLAUDE BRUNEGARDE

C. — Est-ce parce que Mme Odette de Mourgues fait dire à son héroïne qu'elle a parfois regretté de ne pas être une lesbienne que vous jugez son livre susceptible d'intéresser les lecteurs et lectrices d'*Arcadie* ?

S. — Chère Claude, que Mme de Mourgues l'ait voulu ou non, Marie-Christine, personnage principal du *Jugement avant-dernier*, est une lesbienne.

C. — C'est bien mon avis, mais ne craignez-vous pas que l'auteur nous tienne rigueur des libertés que nous prenons avec ses personnages ?

S. — Oh non ! Elle a bien trop d'esprit ! Bien trop d'humour aussi, cet humour que tant d'écrivains français semblent trouver incompatible avec la gravité des problèmes qu'ils agitent...

C. — ...Alors que chez les femmes, il commence à montrer le bout de son oreille de faune. Odette de Mourgues fait fi des tabous et dégonfle les idées reçues avec un naturel qui m'enchanté. Je trouve son roman païen au noble sens du terme.

S. — Païen ou non, ce livre sort des sentiers battus, car si l'histoire n'est pas neuve, les personnages le sont, ce qui ne les empêche pas d'être vrais. Peut-on résumer le roman pour nos lecteurs ?

C. — C'est difficile, mais je vais essayer. Marie-Christine, sculpteur de talent, bien qu'ayant depuis peu abordé la quarantaine, va vivre devant nous — et combien intensément — les derniers mois de sa vie. Elle se trouve face à face avec son destin, dans une sorte de confrontation avec elle-même et s'examine avec une clairvoyance qui n'exclut rien, pas même la lâcheté. C'est une épreuve contagieuse dont tous les personnages qui ont été mêlés à sa vie vont devoir faire tour à tour l'expérience douloureuse, tant est grande l'influence qu'exerce sur eux l'héroïne, femme à la fois supérieure et accessible à tous, profondément humaine...

(1) Editions Calmann-Lévy.



Morko

S. — J'ai rarement trouvé personnage plus attachant que celui-ci et pourtant il y a quelque chose de faux en Marie-Christine ou plus exactement quelque chose de faussé. Je ne saurais mieux m'expliquer qu'en faisant un rapprochement avec la mystérieuse Albertine de Proust dont l'ambiguïté gêne parfois le lecteur...

C. — Parce qu'Albertine n'était sans doute pas une femme. Je vois ce que vous voulez dire .

S. — Peut-être le verrez-vous encore mieux si j'ajoute qu'à mon sens Albertine est une « camouflée », tandis que Marie-Christine est une « irréaliste ». Il est évident qu'une femme qui aime l'homme pour l'homme n'agit pas vis-à-vis de lui avec cette lucidité, ce manque d'abandon spirituel. Elle aime les beaux garçons, mais pour l'unique raison que sa vue et son toucher sont sensibles à une plastique agréable. A aucun moment, on ne la sent émue par eux.

C. — Et pourtant, elle est toute tendresse !

S. — Oui. Elle préfère donner que recevoir, ce qui n'est pas féminin.

C. — Hum... Si nous parlions des personnages secondaires ? Comme on dit d'un portrait qu'il sort de la toile, on peut dire d'eux qu'ils sortent du livre : le paysan révolutionnaire, la jeune mariée désabusée, l'avocat qui s'écoute penser et ce poète célèbre qui, lui, ne va pas mourir, mais dont l'âme est déjà morte... Je laisse à nos lecteurs le plaisir de la découverte... Parlez-leur du style, voulez-vous ?

S. — Nous ferons au style un très beau compliment en disant qu'on ne le remarque pas. Il est tout d'habileté et de désinvolture. Ses autres qualités n'apparaissent qu'à la deuxième lecture, car « le jugement avant-dernier » est un roman qui se relit et cela aussi est une chose qui devient de plus en plus rare. Les dialogues sont bien agencés; les descriptions aussi brèves que poétiques...

C. — ...plairont autant aux lecteurs qui les aime qu'à ceux qui ne les aiment pas !

S. — Et il y a des raccourcis aussi audacieux qu'un dessin en perspective de Cocteau; une façon de jouer avec les mois, les saisons et les années qui tient de la jonglerie.

C. — Et pourtant le lecteur ne perd jamais le fil.

S. — Enfin, ma chère ! Ne trouverons-nous pas quelque défaut ? Il était question de faire une critique !

C. — La seule critique que nous puissions faire à Mme de Mourgues, c'est de ne pas s'être occupée de sa publicité et d'avoir laissé ce petit chef-d'œuvre éclore avec la discrétion d'une rose.

S. — Il est certain que si votre théologien de neveu, alléché par le titre, ne l'avait déniché sur les quais, nous aurions perdu, à ne pas le lire, des moments précieux.

C. — Et ce qui prouve bien que c'est un roman d'une portée universelle, c'est que ce jeune rigoriste l'a aimé !

S. M. et C. B.

## LETTRE A UN JEUNE HOMME

Vous avez vingt-trois ans je crois. J'en ai vingt-six. Vous êtes un jeune homme, je ne suis pas encore un homme jeune. Pourtant, je suis, semble-t-il, plus expert que vous. Dans cette histoire qui nous intéresse tous deux, vous vous êtes conduit comme un enfant, c'est-à-dire, avec une incroyable légèreté, faite à la fois, d'égoïsme, d'inconscience et de cruauté.

Un jour vous avez rencontré un vieux Monsieur qui fut aimable. Quelques semaines après, on vous fit rencontrer à nouveau le vieux Monsieur qui vous aurait volontiers offert sa couche. Comme il n'était pas question de cela pour vous, on ne vous offrit qu'un grand amour platonique, on brûla pour vous, on vous idolâtra, et on voulut être votre mentor. Ce vieux Monsieur sut ainsi vous plaire et vous agréâtes cette fervente et admirative amitié.

Les événements, se déroulant normalement et banalement, plusieurs possibilités s'offraient. Un jour, le vieux Monsieur oubliant Platon se faisait faune. Vous repoussiez, scandalisé, et retourniez jeunot et vert, à votre rôle de pur pontife des amours buissonnières du lieu. Vous cédiez, laissant entendre, qu'à chaque assaut on aurait à vous conquérir. Ou encore la personnalité du vieux Monsieur se révélant de classe, vous preniez peu à peu, l'habitude de caresses, complément sensuel d'une amitié exquise. Au total, ou un rapide et vulgaire commerce éthico-charnel, ou une amitié amoureuse vous attendaient.

Seulement les événements ont troublé ce déroulement. La vie vous éloigne du vieux Monsieur et bientôt plusieurs centaines de kilomètres vous séparent l'un de l'autre.

Et c'est là que vous fûtes inconscient. Vous incitâtes le vieux Monsieur à venir vous rejoindre. En tout bien, tout honneur, certes. Ce vieux Monsieur prétendait être un père pour vous. Son désir était de vous éviter toute souffrance en cette vie. Il ne voulait être que le compagnon, l'ami, celui qui donne du style à la vie. Certes, il ne vous avait pas caché son amour, mais vous saviez — combien de fois ne l'avait-il répété — que pour vous, il l'avait sublimé. Vous fûtes naïf, et accordâtes créance à ses déclarations : la jeunesse ignore facilement le désir d'autrui. Aussi le vieux Monsieur avec sa seule vieillesse, arriva dans votre ville. Vous aviez été honnête, bien sûr, on vous proposait un grand et pur amour : vous l'acceptiez.

Mais, combien plus encore vous aviez été léger de ne pas réfléchir qu'un homme n'abandonne pas sa vie pour suivre deux beaux

## LETTRE A UN JEUNE HOMME

yeux. Vous le savez, maintenant. Vous savez que, dans le paquet Amour, figure l'étreinte. Ni vos mots, ni vos arrangements ne changeront rien. Le vieux Monsieur est un homme, et vous connaissez la chanson.

Pourquoi vous « raconter » tout cela ?

J'aime mieux tourner court que répondre, mais une morale même se présente : les vieux Messieurs sont parfois dangereux, et les jeunes gens souvent bien légers. Ils ne sont que rarement faits pour effeuiller ensemble la marguerite.

JACQUES REMO.

---

---

## O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale  
Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

*Articles philosophiques et scientifiques,  
récits, poèmes, illustrations*

ONE, 32 South Hill Street, Los Angeles, 12, California, USA.

Abonnement : 1.500 F par an (imprimé)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

---

## DER RING

Revue allemande mensuelle

*Philosophie - Littérature - Photos*

ABONNEMENT : 1 AN : 1400 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

# LE COMPLEXE DE CASTRATION

par

SERGE TALBOT

Freud indique trois facteurs comme déterminants de l'homosexualité masculine : attachement à la mère, narcissisme, complexe de castration. Le complexe de castration est de beaucoup plus difficile à comprendre que le complexe d'Œdipe. Aussi, avant de l'étudier serons-nous obligés de rappeler certaines questions de psychanalyse.

Dans le psychisme le Maître de Vienne distingue trois instances hiérarchisées : tout en haut, le *surmoi*, introjection dans la conscience personnelle de l'idéal parental; au-dessous, le *moi*, c'est-à-dire la conscience et le préconscient, zone étroite que se disputent la partie supérieure et la partie inférieure de notre être; tout en bas, le *soi*, où règnent les instincts de la vie animale et surtout l'instinct sexuel, ou *libido*.

C'est là que se forment les complexes, qui sont des systèmes de tendances indépendants autonomes. On y découvre d'une part l'atavisme et l'hérédité, d'autre part, l'influence obscure de la petite enfance.

C'est à celle-ci que se rattache le complexe de castration. Nous en trouvons une remarquable analyse dans le livre du Dr Laforgue : *Psychopathologie de l'Échec* (Ed. Payot), dont nous allons maintenant suivre l'exposé.

Le complexe de castration se développe, d'ordinaire, dans une ambiance familiale spéciale, formée par un père efféminé, passif, qui a épousé une femme masculinisée, autoritaire et active, susceptible de prendre à sa charge les responsabilités qu'il redoute. L'harmonie d'un tel couple est plus apparente que réelle. Chacun des époux fait preuve à l'égard de l'autre d'une agressivité plus ou moins refoulée. L'homme a horreur de la femme, souffre d'éjaculation précoce et préfère se masturber que d'avoir des rapports sexuels avec son épouse; il la torture par mille moyens subtils qui agissent sur ses sentiments de culpabilité (la fameuse cruauté mentale). La femme accable l'homme d'une violence et d'une insensibilité affective brutale.

## LE COMPLEXE DE CASTRATION

Ce type de ménage est fréquent. Molière, dans *Les Femmes Sauvages* oppose la faiblesse conjugale de Chrysale à la tyrannie de Philaminte :

*Mon père est d'une humeur à consentir à tout,  
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout;  
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'âme  
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme;  
C'est elle qui gouverne, et d'un ton absolu,  
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.*

La tyrannie domestique de la mère s'exercera contre son fils avec une violence d'autant plus grande que celui-ci sera fort, énergique et viril. Par haine de l'homme, elle détruira en germe, dans l'enfant, la virilité, sans que la bonhomie du père soit capable de donner l'exemple de révoltes salutaires :

« Le fils s'attachera à son père plus qu'à sa mère et son développement affectif en subira le contre-coup, écrit le Dr Laforgue. La sexualité, au lieu de s'orienter vers la femme, se tournera vers l'homme d'une façon plus ou moins latente, non perceptible pour qui n'est pas instruit de ces questions. Cet état de choses ne nuit pas toujours au développement sexuel, mais pour aboutir à un développement normal, le garçon doit entrer en compétition avec les autres hommes, à commencer par son père. Cette agressivité contre des personnes du même sexe est normale et s'exaspère même à certains moments de développement affectif.

Chez un garçon élevé dans l'ambiance familiale que nous venons de décrire, l'agressivité reste dans l'œuf. Il y réagit par de grands sentiments de culpabilité et tend à s'en punir avec d'autant plus d'intensité qu'ayant pris le contre-pied de son développement sexuel normal, il a exalté l'amour pour le père au détriment de l'amour pour la mère. Les tendances qui pourraient lui permettre de devenir père lui-même sont mises plus ou moins en échec, comme s'il craignait de supprimer son père en prenant sa place ou en se rendant indépendant de lui. »

Or, chez le garçon, la capacité d'érection joue un rôle considérable, elle a pour corollaire tout un ensemble d'éléments psychiques : force musculaire, combattivité, générosité. S'il prend le contre-pied de son développement normal, de crainte que celui-ci ne le mène vers des combats dangereux, il affaiblit à la fois sa virilité de crainte que cette virilité même ne l'expose à des amputations. Il se châtre de peur d'être châtré. C'est ce comportement que nous appelons le complexe de castration. »

La « mère terrible » est jalouse de la virilité de son fils. Elle entrave sa turbulence, elle lui fait peur de ses initiatives. Elle le châtie moralement. Toute manifestation énergique de l'homme adulte inspire alors au garçon la peur d'être brutalisé ou châtié. Il n'ose pas regarder la réalité en face. Il l'idéalise. Il triche avec ses sentiments. Il se donne pour ce qu'il n'est pas. Il devient ce qu'André Gide appelle un « faux-monnayeur ».

Son surmoi évolue dans une direction pathologique parce que l'action des parents s'exerce dans une direction contraire aux exigences de son développement. L'homosexualité latente des parents conditionne la même disposition chez les enfants. Toute tendance affective et sexuelle vers la femme est ressentie comme coupable, et l'homosexualité latente aboutit au masochisme : « La souffrance sous toutes ses formes, savamment dosée, est utilisée pour neutraliser le sentiment de culpabilité et pour payer la faute, afin de rétablir l'accord avec le super-ego persécuteur. »

Dans une semblable ambiance familiale, la fille, à qui la mère est accrochée, se masculinise pour gagner l'amour de celle-ci et pour ne pas susciter l'horreur du père : souvent elle devient « maigre et sèche comme une trique », dans un entourage qui ne s'extasie que sur ses tendances masculines, sur ses facultés de raisonnement, ou sur ses prouesses sportives.

Le Dr Laforgue ne nous dit rien des bases organiques du complexe de castration, et sur le rôle de l'atavisme et de l'hérédité. Que l'ambiance familiale contribue à renforcer chez les enfants une homosexualité qui était déjà latente chez les parents, cela paraît certain. Qu'elle puisse amener à l'homosexualité un enfant adoptif très viril, c'est peut-être moins certain. La légende de Shaktideva, dans *Somadeva Bhatta*, raconte que le héros, après avoir heureusement évité d'être dévoré par un poisson monstrueux (mère terrible), voit finalement la ville dorée et épouse la princesse qu'il aime. (Cité par Jung : *Métamorphoses de l'Âme et ses Symboles*.) Cependant le Dr Laforgue a enrichi la psychologie des profondeurs d'une analyse remarquable.

SERGE TALBOT.

## DÉFENSE

### D'UN ART D'ASSOUVISSEMENT

Dans un récent cahier d'*Arcadie* (février 1956, n° 26, pages 60 et 61), Séverin a posé, au sujet de l'exposition d'œuvres de Soungouroff, le problème de ce que notre critique appelle, en invoquant le nom prestigieux d'André Malraux, « un art d'assouvissement ». D'après Séverin, l'art de Soungouroff ne vise « guère qu'à flatter notre sensualité », ce qui permet d'en conclure qu'il ne s'agit là que d'une « peinture de la braguette ».

Sans vouloir défendre ici l'art, au fond assez mièvre, de Soungouroff, il serait néanmoins utile de rappeler que ce « Domergue de la virilité » peut se réclamer, en fin de compte, d'une tradition, à cet égard, des plus honorables. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Boucher, Fragonard et tous les petits maîtres jusqu'à Greuze et Boilly ont représenté la femme amoureuxment, et Séverin lui-même a bien voulu admettre que Michel-Ange et Géricault en avaient fait de même en leurs représentations de beaux garçons. Au fond, Séverin reproche surtout à Soungouroff de ne pas avoir le génie des grands maîtres dont il invoque les noms et qui, selon lui, « n'incitèrent guère à la bagatelle ». *De gustibus non disputandum* : j'en connais qui se pâment devant les « colosses désespérés » du *Jugement dernier* de Michel-Ange et à qui « l'art d'assouvissement » de Soungouroff n'inspirerait que du dégoût. Mais cet « art d'assouvissement », que condamne Séverin avec tant de sévérité, implique aussi un autre problème, celui d'un art qui ne cherche nullement à assouvir nos sens ni ceux de l'artiste, parce que celui-ci s'est interdit toute sensualité ou se trouve démuné de ce qu'il faut pour la connaître ou la suggérer. Il existe, en effet, un art asexué qui n'est pas nécessairement non-figuratif. Nous venons d'en voir, dans trois grandes galeries parisiennes, des exemples frappants.

Chez Drouant-David, la grande exposition du *Cirque* de Bernard Buffet, et l'exposition des aquarelles du même artiste à la Galerie Visconti, où il montrait les études et les esquisses pour le *Cirque*, ont souligné de nouveau le caractère de plus en plus décadent et factice de ce jeune peintre qui fait fortune auprès de mécènes trop riches pour avoir de vrais soucis, mais qui veulent bien se faire de l'angoisse parce que c'est la mode. Dans la revue *Le Peintre*, l'excellent critique Waldemar George a d'ailleurs condamné l'in-

sécurité de Buffet, qui s'achète une bagnole pour la bagatelle de quatre millions et demi de francs mais fait semblant de s'attendrir dans ses toiles sur une misère dont il ignore la réalité. Lors de la dernière grande exposition Buffet, celle où il montrait les toiles qui condamnent les horreurs de la guerre, on racontait que Cocteau, à la vue de tant de cadavres verdâtres, s'était exclamé : « Mais pourquoi a-t-il voulu les noyer avant de les fusiller ? ». Il y a, en effet, quelque chose d'excessif dans l'horreur que nous dépeint Buffet, peintre maniériste par excellence. Dans le cycle du *Cirque*, les saltimbanques tristes et faméliques qu'il nous dépeint sont des artistes en chômage, comme on n'en verrait dans aucun cirque, car ils attristeraient trop le public qui ne va à ce genre de spectacle que pour s'amuser. Cette atmosphère d'Hector Malot, de romantisme de mauvais aloi, convient parfaitement à un artiste riche, qui ignore tout de la misère, mais qui veut attendrir un public riche et qui partage avec lui le snobisme de cette misère. Les paysans de Millet, les pauvres pêcheurs de Jozef Israels, les *Mangeurs de pommes de terre* de Van Gogh, les travailleuses des croquis de Steinlen, toute la peinture socialiste du XIX<sup>e</sup> siècle était bien plus émouvante, plus réaliste, plus « sentie », plus « engagée » aussi, d'un point de vue existentialiste qui est celui dont se réclame Buffet, et dont se réclamerait aussi Soungouroff s'il cherchait à justifier son art en invoquant les philosophes à la mode.

Les personnages de Buffet manquent aussi de réalité sexuelle. Ses femmes sont peu attirantes, mais ses hommes encore moins; et ses hommes et ses femmes se ressemblent même à s'y méprendre. On se croirait du reste devant les survivants de quelque horrible camp de concentration où de faux médecins des SS se seraient livrés, sur leurs victimes, à des expériences dont le but serait de les priver de toute vie sexuelle et de tout « sex appeal ». Cette peinture est vraiment « sans braguette », et on a le droit de le lui reprocher.

La peinture de Bella Brisel, à la Galerie Lara Vinci, nous a laissé un peu la même impression. Peinture mystique mais vide de tout dogme et de toute théologie, elle nous montre des Vierges avec l'Enfant qui n'ont rien de bien catholique et se réclament aussi vaguement de l'art des icônes de l'orthodoxie russe, mais sans pouvoir inspirer aucun sentiment de dévotion religieuse, aucune vraie piété. Son plus beau tableau est peut-être une *Tête du Christ* qui est vaguement une Véronique; il n'y a là aucune allusion directe au célèbre miracle, et c'est dommage. Bella Brisel a choisi, par esthétisme, des thèmes religieux, toutefois sans en ressentir l'essentiel, ou sans nous le communiquer. Son art mystique est aussi peu « engagé », au fond, que l'art d'assouvissement de Buffet. Chez ces deux peintres, le manque de vraie sensualité, qu'il s'agisse de l'amour ou de la foi, a produit des résultats analogues, un ennui, une tristesse sans nom, un manque total de

« nécessité » et d'humanité, mais un ennui très à la mode, une tristesse qui ne manque pas d'élégance. C'est un peu comme si la haute couture se mettait à imiter, dans ses grandes collections, les hardes des clochards, ou comme si le restaurant de la Tour d'argent nous servait, par snobisme, de tristes tambouilles qui imiteraient celles de l'Armée du Salut. La misère et l'expérience mystique restent des thèmes vraiment sacrés. On ne joue pas impunément avec du feu, et ceux qui font semblant d'avoir connu la pitié ou la grâce se rendent en fin de compte assez facilement ridicules. Bernard Buffet n'est pas un Saint François Xavier, et Bella Brisel est encore loin d'être une Sainte Thérèse d'Avila ou un Fra Angelico.

NISSIM BERNARD.

---

---

## “ HOMMES ”

ALBUM DE 75 PHOTOS ENTIÈREMENT INÉDITES

N'AYANT JAMAIS PARU DANS AUCUNE REVUE DU MONDE

Format 18×27 - Photo au recto - Papier couché

DEMANDEZ CET ALBUM A *ARCADIE*

ou à votre Libraire habituel

Prix : 1 500 F envoi sous pli fermé

*Etranger* : 2 000 F pour le recevoir comme lettre.

## LE « MIRACULÉ » DE NAPLES

Il avait une plaie purulente à la base du cou. Les médecins, qui l'avaient décrété inguérissable, avaient vu la mort dans ses yeux.

Sa maman l'avait emmené voir le padre qui porte des stigmates et qui guérit... Il en était revenu, portant une cicatrice horrible, mais moins horrible que la plaie...

La marque en est restée. C'est à elle que je voudrais boire toujours...

\*  
\*\*

Il est venu à moi, les bras tendus, du soleil plein les lèvres et du rire plein les yeux. La Via Sauro me conduisait à Santa Lucia...

Il m'a dit : « Allons en bateau ! » et Giacomo, le loueur de barques, nous a laissé partir, un sourire malicieux au coin des prunelles.

\*  
\*\*

Nous sommes dans la baie du rêve, émus à ne pas pouvoir parler... Les mots s'étranglent, mais nos rires fusent, heureux de comprendre ce que nous ne pouvons nous dire...

L'ombre du Castel dell' Ovo nous rapproche quelques instants. Le bateau tangué dangereusement. Les éclaboussures des vagues nous font frissonner de plaisir...

et du rire plein les yeux. La Via Sauro me conduisait à Santa Tout à l'heure, la nuit qui vient à pas de velours, sera là.. Au loin, là-haut, c'est Marechiaro qui donne le signal de l'illumination... Et Naples a soudain l'air d'une fête aux lanternes.

Carmine m'a dit : « Viens à San Martino !... » Et le funiculaire nous a hissés sur la colline..

Merveille des merveilles ! Le firmament a changé de place ! Pour voir les étoiles les plus belles, il faut admirer la ville, dans le bas ! La ville qui n'est plus qu'une constellation.

Nous régnons tous deux sur un rêve inoubliable...

Nous reconnaissons les endroits : là, c'est Santa Lucia, là-bas l'ombre du Vésuve, là c'est la place de la Bourse, là-bas la gare... la gare qui devra refermer ses portes sur un dernier adieu à mon enfant de bronze...

J'avais béni de tout mon cœur le padre qui avait su garder de la mort, le petit oiseau blessé... Un miracle l'avait guéri, un miracle me l'avait apporté. un miracle ne pouvait me l'enlever aussi vite...

\*  
\*\*

Les ruelles étroites et sombres qui descendent en escalier vers la ville vous diront pourquoi ce soir-là, je ne pris pas le train.

G. LOKOS.

LE COUP DE GRACE

de

MARGUERITE YOURCENAR

J'ai relu pour la nième fois depuis 1929, année où il parut aux éditions du « Sans Pareil », *Alexis, ou le traité du vain combat*, qui « garde et gardera sans doute son intérêt humain tant que le monde des faits sensuels demeurera d'un accès difficile » (1).

Ce livre, qui me semble un des plus remarquables écrit sur notre cas, me paraît d'autant plus efficient que son auteur était une jeune femme de 24 ans, et se diversifiait des plaidoyers « pro-domo ».

Mme Marguerite Yourcenar dont les *Mémoires d'Hadrien* furent à juste titre, en ces dernières années le « best seller » le plus éloquemment accueilli par la critique unanime, reconnaissant sa solide érudition et la diversité de son inspiration, avait donné en 1939 aux éditions Gallimard dix ans après *Alexis* un second roman sur l'homosexualité dont *Arcadie* n'a pas encore fait mention dans sa rubrique des livres recommandés.

Ce roman, c'est *Le coup de grâce* que Mme Marguerite Yourcenar composa à Capri. Il me plairait de vous inviter à lire cette âpre et tragique histoire, poignante et désespérée.

Eric von Lhomond, né d'aïeux français, d'une mère Balte, et d'un père prussien, commandant d'un parti de volontaires qui participent à la lutte antibolchevique en Courlande dans le corps du général von Wirtz, établi, au hasard des combats, son P.C. au château de Kratovice, où il a passé sa jeunesse dans la famille même de Conrad « idéal compagnon de guerre, comme il avait été idéal compagnon d'enfance ».

« Les gens les prenaient pour deux frères », ce qui arrangeait tout, en présence de ceux qui n'ont pas « le sens des amitiés ardentes ».

Ils sont accueillis au château de Kratovice, qu'ils mettent en état de défense, aux abords même des avant-postes, par la tante de Conrad, pauvre idiote sans conscience ni consistance, et par Sophie, la sœur même de ce dernier.

(1) M. YOURCENAR : *Le coup de grâce*. N.R.F. 325 F.

Naguère Sophie, « jeune fille mal coiffée », paraissait négligeable à Eric, tout à son amour pour son frère, dont l'amitié est toute certitude et aussi respect et acceptation totale .

Dans ce château en pleine zone de combats, à la tourmente de la guerre va s'ajouter celle d'un drame passionnel sans issue. La promiscuité des combattants et de leurs hôtes ne permet pas à Eric de goûter à la passion qu'il a inspirée à Sophie. Elle la lui avoue, d'ailleurs, la lui crie, alors qu'il ne peut avoir pour elle que la *camaraderie facile qu'un homme a pour les garçons quand il ne les aime pas* . Il n'a pas trop de toute son inertie pour résister au poids d'un être qui s'abandonne tout entier sur sa pente.

« Elle ne peut se douter, dit Eric du mérite que j'ai à ne pas la haïr. »

Mais, jour après jour s'établit entre eux une intimité « de victime à bourreau ». C'est plus que, de part et d'autre, ils ne peuvent supporter : Eric devient dur et cruel; Sophie, qui a toujours eu une latente sympathie pour les Bolcheviks déserte Kratovice pour rallier les troupes rouges dont la pression contraint, bientôt après, les partisans d'Eric, d'abandonner le château.

Et, c'est après de sauvages combats au cours desquels son cher ami Conrad est tué qu'Eric, dans un lot de prisonniers condamnés à mort, retrouve Sophie, sous l'uniforme de soldat, et lui-même, sur sa demande, donne à la malheureuse fille le « coup de grâce ».

Ce livre âpre et douloureux se termine par cette phrase : « J'ai pensé d'abord qu'en me demandant à remplir cet office, elle avait cru me donner une dernière preuve d'amour, et la plus définitive de toutes. J'ai compris depuis qu'elle n'avait voulu que se venger et me léguer des remords. »

Si, dans ce roman, Eric, pour qui nous devrions avoir une toute particulière et toute indulgente sympathie, n'a pas le beau rôle, est-il responsable de cette fatalité que lui impose (comme à Alexis, le précédent héros de Marguerite Yourcenar, prestigieux écrivain) son irréfragable nature ?

Il n'est sentiment plus atrocement pénible que de sentir notre impuissance à épargner la souffrance à un être dont nous ne saurions partager l'amour.

JEAN LEDOYEN.

## NOUS RECOMMANDONS A NOS LECTEURS

- Roger PEYREFITTE : *Les amitiés particulières*. 575 F. — *Les Amours singulières*. 450 F. — *Les clés de Saint-Pierre*. 650 F.  
André du DOGNON : *L'homme-orchestre*. 750 F.  
André PERRIN : *Mario*. 600 F. — *L'indifférent*. 390 F.  
Simone MARIGNY : *Présence*. 480 F.  
M. YOURCENAR : *Mémoires d'Hadrien*. 540 F. — *Alexis ou le traité du vain combat*. 300 F.  
POGEY-CASTRIES : *Histoire de l'amour grec*. 650 F.  
Anne SALVA : *Cora chez les hommes sans femmes*. 585 F.  
Maurice PONS : *Métrobaté*. 270 F. — *Virginales*. 420 F.  
Eric JOURDAN : *Les mauvais anges*. 600 F.  
Wim GERARD : *Chvoul*. 690 F.  
Marcel GUERSANT : *Jean-Paul*. 960 F.  
Maurice PERISSET : *Corps interdits*. 480 F.  
Frédéric GRENDEL : *Tarwik*. 390 F.  
Jacques ROBICHON : *La mise à mort*. 390 F.  
F. de BRESSAULT : *La maison de granit*. 500 F.  
D. CORY : *L'homosexuel en Amérique*. 615 F.  
Daniel GUERIN : *Kinsey et la sexualité*. 450 F.  
Parmi les derniers ouvrages parus :  
Stéphen HECQUET : *Anne ou le garçon de verre*. 420 F.  
Christopher ISHERWOOD : *Le monde au crépuscule*. 800 F.  
Philip TOYNBEE : *Le thé de Mrs Goodman*. 540 F.  
Albums de dessins de Jean BOULLET : *Antinoüs*. 3 600 F. — *Joao Baptista*. 1 500 F. — Reproductions de ses toiles : 300 F en 13×18; 450 F en 18×24.  
Reproductions des toiles et des dessins de CZANARA : 300 F et 450 F.  
BARRINGTON : *Anthropometry and Anatomy*, illustré de 700 photos. 2 500 F.

Expédition en France et à l'étranger. Port en sus.

On peut dès maintenant retenir auprès d'Arcadie le prochain roman de Roger PEYREFITTE : *Jeunes proies*, à paraître dans les semaines à venir.

EN SOUSCRIPTION

## LES AMOURS DISSIDENTES

Roman de 232 pages de BORIS ARNOLD

à paraître fin avril 1956

Edition numérotée : 900 F

Edition courante : 525 F

---

### MATTACHINE REVUE

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel.

*Articles en langue anglaise • Publication bi-mensuelle*

1350 F par an - envoi imprimé.

P. O. Box 1925, Los Angeles 53, California, U.S.A.

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

### RESTAURANT LA BONNE TABLE

#### CHEZ CHARLY

*Le Rendez-vous des Amis de tous les Pays*

9, rue d'Argenteuil — PARIS 1<sup>er</sup>

Métro : Palais-Royal - Pyramides

RIC. 90-07

SES MENUS TOURISTIQUES A DES PRIX RAISONNABLES  
A 460 F ET 690 F

OU A LA CARTE AVEC SES SPÉCIALITÉS D'ALSACE

Ouverture chaque jour midi et soir sauf samedi

*English Spoken*

*Man Spricht Deutsch*



